

# *Il Volantino Europeo n°38*

Octobre 2012

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



*Nos ancêtres regardaient paraît-il plus souvent le ciel (les cieux) que nous autres, qui sommes hypnotisés par nos différents écrans. Ils y lisaient des présages, heureux et malheureux, mais plus simplement aussi le temps qu'il faisait et ferait, de jour et même de nuit... Certains dictons en témoignent, comme « Pluie du matin n'effraie pas le pèlerin », l'allemand nous offrant d'autres déclinaisons, y compris contradictoires, autour du crépuscule et de ses rougeoiements : pour le paysan, le « soir rouge » est un heureux présage (Abendrot-Guttwetterbot), pour le marin, il est tout à fait funeste (Abendrot macht Seemann tot). Et on se souviendra du glaçant « Lieber tot als rot » (Plutôt mort que rouge), expression d'un anticommunisme et d'un antisoviétisme virulents, pendant la Deuxième guerre mondiale et aussi pendant la Guerre froide. Ce slogan a ensuite été renversé dans les débats sur le réarmement de l'Allemagne d'après-guerre (« Lieber rot als tot »...). Dans les oraisons funèbres de la fin du Moyen-Age, « Heute rot, morgen tot » (Aujourd'hui rouge – pour vivant -, demain mort) était employé lors de la disparition brutale et précoce d'une personne\*. Dès lors, que lire dans le ciel de cet automne 2012 ?*

*Entre le réchauffement climatique qui s'accélère et les violences partout dans le monde (nous n'en finirons pas de rappeler le sort de la Syrie et l'absence de réaction onusienne adaptée à la situation), les dérèglements multiples liés à la crise économique et les réactions fanatiques dans le domaine religieux, les nuages noirs de l'inquiétude cachent évidemment le ciel bleu.*

*Si l'indifférence paraît impensable, la protestation semble souvent vaine et parfois dérisoire. Dans la belle introduction qu'il consacre à Tutte le poesie (Toutes les poésies, Oscar Mondadori, 1995) de Salvatore Quasimodo, Gilberto Finzi dit que le poète, dans les années vingt, donc les années du fascisme - auquel il ne se lia jamais -, avait préféré une « fronde silencieuse ». Serions-nous aujourd'hui au seuil de l'ère de l'« indignation silencieuse » ?*

\* [http://de.wikipedia.org/wiki/Lieber\\_tot\\_als\\_rot](http://de.wikipedia.org/wiki/Lieber_tot_als_rot)

*Les 26èmes Journées de  
Psychothérapie Institutionnelle de  
Marseille - 12 & 13 octobre 2012*



La Cité des Associations, La Canebière, 2012

**L'**AMPI (prononcer [anpi]), Association Méditerranéenne de Psychothérapie Institutionnelle, organise chaque année à Marseille un Colloque consacré à cette spécificité française qu'est la Psychothérapie Institutionnelle. Historiquement, cette pratique du soin psychiatrique est née à l'Hôpital de Saint-Alban en Lozère, grâce notamment à l'arrivée en 1940 de François Tosquelles, psychiatre catalan ayant fui après la guerre civile qui avait dévasté l'Espagne de 1936 à 1939, et à ce titre « Rouge exilé ».

Tosquelles était imprégné à la fois par la culture psychanalytique et par la culture marxiste, mais – de sensibilité libertaire – il n'était pas un homme d'appareil. Il a ainsi été au POUM, Parti Ouvrier d'Unification Marxiste, un parti anti-stalinien. Autant de raisons pour fuir la Catalogne, où il aurait de toute évidence trouvé la mort, y compris d'un coup de fusil dans le dos tiré par un « camarade ». Son fils Jacques Tosquelles, éminent psychiatre marseillais ayant poursuivi dans son propre service l'œuvre de son père, n'a pas manqué de rappeler tous ces aspects historiques dans un exposé très nourri, où l'évolution d'une pratique thérapeutique de la « maladie mentale » s'ancre profondément dans la biographie de son fondateur, comme ce

fut le cas, quelques décennies plus tôt, pour la vie et l'œuvre de Sigmund Freud.

Du fait de sa naissance à Saint-Alban, haut-lieu de la Résistance, où séjournèrent aussi de grands philosophes et poètes tels Georges Canguilhem et Paul Éluard, la Psychothérapie Institutionnelle a toujours eu un ancrage politique et militant extrêmement fort, qui persiste bien évidemment jusqu'à aujourd'hui. La psychiatrie française a connu un grand essor sous le Gaullisme, puisque c'est en 1960 que parut – grâce à l'obstination militante de Lucien Bonnafé, un disciple de Tosquelles - la première circulaire sur le « Secteur psychiatrique », où il apparaissait primordial de soigner le patient au plus près de son entourage et de son domicile, plutôt que de l'exclure durablement en l'hospitalisant pendant de longues périodes. Un des enjeux de la Psychothérapie Institutionnelle est de vouloir traiter ensemble l'aliénation mentale et l'aliénation sociale, dont la psychanalyse et le marxisme s'occupaient séparément.

De l'héritage de François Tosquelles, retenons encore qu'il s'est toujours posé en défenseur de la participation plutôt que de l'appartenance, qu'il a toujours eu le souci de la pluralité institutionnelle, seul remède au « fixisme », et aussi celui de chercher en permanence une théorie qui rende compte de la mouvance des activités humaines, dont les activités soignantes.

**J**oseph Mornet, Secrétaire de l'Association Régionale d'Aide à la Santé Mentale Languedoc-Roussillon Croix-Marine\*, a évoqué le tsunami qu'était pour la psychiatrie la conjonction actuelle entre la dérive sécuritaire et le modèle gestionnaire de la santé, qui ont tous deux leur origine dans le domaine du politique, des choix qui y sont faits. La Fédération d'Aide à la Santé Mentale Croix-Marine avait ainsi adressé huit propositions aux candidats à l'élection présidentielle au printemps 2012. L'orateur a ainsi rappelé comment la sectorisation (le

« Secteur psychiatrique » évoqué plus haut) avait été mise à mal par les récentes évolutions en matière de politique de santé, et notamment par la Loi HPST du 21 juillet 2009. De même, les récentes déclarations de la HAS, en particulier au sujet de la prise en charge de l'autisme, constituent un travail de sape de la psychanalyse et de la psychothérapie institutionnelle.

La tendance actuelle serait de pratiquer le soin hospitalier psychiatrique sur le mode MCO (médecine, chirurgie, obstétrique), centré sur « l'urgence de la crise et l'enfermement sécuritaire », tandis que l'accompagnement social déboucherait tout simplement sur la marginalisation sociale... Les anciens « surveillants » du monde hospitalier, aujourd'hui les cadres de santé, deviennent des « petits chefs de PME ». Les éducateurs, qui ne sont pas formés à l'approche de la psychose, sont des « proies faciles » pour assurer la diffusion de la « psychoéducation » auprès des patients.

Parmi les propositions de la Fédération Croix-Marine figure la demande d'une révision totale de la Loi du 5 juillet 2011\*\*, loi d'inspiration sécuritaire et bureaucratique avant tout, pour aboutir à une véritable loi de santé mentale, qui prenne en compte toutes les dimensions de la prise en charge psychiatrique. Et aussi d'une redéfinition du secteur psychiatrique, avec une réaffirmation de l'ancrage territorial pour le patient, avec un accent mis sur l'accessibilité aux soins et leur continuité. La Fédération souhaite aussi un décloisonnement entre sanitaire et social. La psychiatrie repose sur des savoirs multiples et un engagement fort des soignants, qui ne cadre pas avec les tarifications à l'activité. Elle veut promouvoir une vraie qualité, et non pas une « démarche qualité » basée sur la « protocolisation » du soin, qui conduit à la déresponsabilisation généralisée. L'obsession comptable de la DMS (durée moyenne de séjour) conduit pour les hospitalisations à des fonctionnements de portes tournantes, où le patient n'a pas le

temps de se retrouver, et encore moins de guérir... La Fédération Croix-Marine demande l'application de la Loi du 11 février 2005 sur le handicap psychique\*\*\* et la prise en compte de toutes les dimensions de celui-ci (logement, insertion, accompagnement...), mais aussi le soutien de la citoyenneté des patients, la santé mentale étant un facteur de la cohésion sociale. Enfin, elle demande une politique de formation et de recherche où la psychopathologie cesse d'être le parent pauvre. Elle critique aussi des plans de formation exclusivement hygiénistes et sécuritaires, où la clinique est discréditée. Congrès et échanges doivent pouvoir se dérouler en toute indépendance vis-à-vis de l'HAS comme de l'industrie pharmaceutique. Après quelques mois d'alternance politique dans notre pays, la Fédération s'inquiète de ne pas avoir encore eu d'échanges substantiels avec le Ministère de la Santé (même si la Journée de la Santé mentale y a été accueillie le 10 octobre dernier), ni de réponse à ses courriers.

**P**atrick Chemla, psychiatre des hôpitaux et psychanalyste à Reims, a été parmi les premiers collègues à s'engager dans le *Collectif des 39 contre la Nuit sécuritaire\*\*\*\**, riposte professionnelle et citoyenne au discours sécuritaire et stigmatisant de Nicolas Sarkozy, le 2 décembre 2008 à Antony. Dans un exposé très vigoureux, Patrick Chemla a décrété une « urgence politique par rapport à la défense du sujet ». En effet, déjà bien avant les rodomontades sécuritaires de l'ancien président de la République, les pouvoirs politiques ont « déglingué la psychiatrie depuis vingt-cinq ans ». Depuis, la situation n'a fait que se dégrader et la profession en est maintenant à devoir se défendre face à un « lobby fascisant qui veut interdire de parler de la psychothérapie institutionnelle ». Pour Patrick Chemla, nous avons été les destinataires d'une « déclaration de guerre », face à laquelle il ne faut surtout pas baisser les bras. Plutôt que de céder à la nostalgie d'un soi-disant âge d'or, plutôt que de s'installer dans la déploration, le psychiatre rémois

propose à la profession d'adopter une position de transmission dans une fidélité au mouvement de la psychothérapie institutionnelle. Là encore, se garder de toute fixité. C'est ainsi que l'expérience conduite au Centre Antonin-Artaud à Reims\*\*\*\*\* – outre bien sûr l'organisation des soins – a permis la tenue de séminaires, la tenue d'assemblées auxquelles participent les patients et même une initiative où ils proposent des formations pour les soignants.

**P**ierre Smet (Belgique) a développé une réflexion très intéressante sur la psychothérapie institutionnelle en analysant les différentes connotations du mot lieu (des lieux communs au non-lieu), et en rappelant à quel point l'absence, pour le patient psychotique, de l'« il y a » pouvait le précipiter dans le champ de la disparité et de la dissociation. Enfin, dans toute prise en charge pouvait apparaître un point de rupture entre supportable et insupportable. Se basant sur son expérience de rédacteur de textes législatifs, il a rappelé à quel point ceux-ci pouvaient être déformés entre la dernière proposition soumise et le texte voté, et à quel point les interlocuteurs politiques se défendaient ensuite d'avoir trahi l'esprit du texte par leurs amendements... Entre le consensualisme mou et les luttes fratricides, le chemin est étroit, chemin qui – dès lors qu'il s'agit de la vie psychique et du soin –, ne peut pas être le plus court, mais comporte nécessairement des détours.

Fernando Vicente et Joan Vegué (Barcelone) ont fait part de leur expérience qui a commencé en 1980, avec l'ouverture du premier hôpital de jour de la capitale catalane. Ils ont eux aussi souligné l'importance d'une pratique de la résistance, « pour affirmer la nécessité du dire » (F.V.) et rappelé combien il importait de « dépasser les clivages théoriques pour appréhender une réalité complexe, caractérisée par une interaction permanente entre biologique, psychique et psychosocial » (J.V.). Une recherche est actuellement menée à Barcelone avec une équipe étatsunienne sur la « Psychothérapie focalisée sur le transfert ». La

participation active des patients à la psychothérapie institutionnelle est recherchée par nos collègues. La crise actuelle présente bien sûr des risques, mais elle peut aussi constituer une opportunité pour rester créatif.

**M**ichel Lecarpentier (Clinique de La Borde, Cour Cheverny) a fait un très bel exposé où la poésie était très présente, à travers notamment l'évocation de l'œuvre d'Henri Maldiney, qui oppose paysage et géographie. A cet égard, il est pour le moins troublant d'apprendre que le remembrement des terres agricoles en France a déclenché accès mélancoliques et suicides chez les paysans de la Beauce : en touchant au bornage et au paysage, on les a dangereusement privés de leur ancrage ancestral. La fonction de la psychothérapie institutionnelle est de transformer l'admission du patient dans un établissement en son accueil dans un lieu. La coprésence, la coexistence avec le patient, permettent que « se remotivent des signifiants ». Michel Lecarpentier a aussi rappelé comment aujourd'hui des patients pouvaient se retrouver « sédimentés dans la rue ». Cela a été l'occasion pour Marie-France Negrel (Marseille) de nous rapporter une expérience bouleversante qu'elle avait vécue lors d'une maraude avec Médecins du Monde : un patient l'a interpellée dans la rue par son prénom, patient qu'elle avait suivi de très nombreuses années auparavant. Il y a eu alors une « résurrection de l'ancien transfert, la rue est devenue habitable » pour ce patient qui était resté « dans l'attente indéterminée de quelque chose », ce qui a fini par se produire dans cette rencontre. Michel Lecarpentier a encore précisé : « Aller vers des personnes qui ne demandent plus rien [comme à l'occasion de ces maraudes] est une forme d'interprétation psychanalytique ».

**A** l'issue de cette journée de riches exposés s'est tenu un Forum du « Collectif des 39 », où un état des lieux a été dressé de l'application de la Loi du 5 juillet 2011, mais où a été aussi présenté le projet d'une grande

manifestation prévue le 31 mai et le 1<sup>er</sup> juin 2013 à Villejuif, les « Assises citoyennes pour l'hospitalité en psychiatrie et le médicosocial ».

La matinée du 13 octobre a été consacrée à trois ateliers simultanés, où des témoignages édifiants ont été présentés sur le fonctionnement au quotidien dans les services de psychiatrie, qui semblent connaître les mêmes graves difficultés dans toutes les régions de France. Se retrouvaient régulièrement accusées la logique gestionnaire actuellement en cours et la bureaucratisation envahissante, avec un usage souvent mal approprié de l'informatique.

Une dernière série d'exposés a été présentée dans l'après-midi, avec notamment un historique de la Loi du 5 juillet 2011 par Marie-Claude Taliana.

Jean-Yves FEBEREY (Nice)

*PS Seule ombre au tableau de ce Colloque particulièrement réussi et très fréquenté, y compris par de nombreux collègues plus jeunes venus de toutes les professions du champ de la psychiatrie et de la santé mentale, l'absence de deux illustres « Anciens », Jean Oury et Salomon Resnik, empêchés pour des raisons d'âge et de santé.*



\* <http://www.arasm-lr.com/>

<http://www.croixmarine.com/fasm.html>

\*\* LOI n° 2011-803 du 5 juillet 2011 relative aux droits et à la protection des personnes faisant l'objet de soins psychiatriques et aux modalités de leur prise en charge NOR: ETSX1117295L

\*\*\* LOI n° 2005-102 du 11 février 2005 pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées NOR: SANX0300217L

\*\*\*\* <http://www.collectifpsychiatrie.fr/>

\*\*\*\*\* <http://www.epsm-marne.fr/offre-de-soins/toute-notre-offre/psychiatrie-adultes-8/Pole-remois-51-ZR4>

<http://laciee51.blogspot.fr/>



## ***France Telecom : de l'obéissance à la responsabilité***

En juillet 2012, suite à une plainte déposée trois ans auparavant par le syndicat SUD-PTT, l'ancien PDG de France Télécom, Didier Lombard, Louis-Pierre Wenes, l'ex-numéro deux, et Olivier Barberot, l'ex-DRH ont été mis en examen. Trois hommes seulement auraient été responsables d'une réduction d'effectif record: alors qu'en 1993, l'entreprise employait en France 140 000 personnes, il n'en reste plus que 106 000 aujourd'hui : 34 000 de moins en 20 ans. Comment ne pas qualifier cette réduction de catastrophe industrielle et sociale ? Durant cette période, le plan NExT (2006-2008) prévoyait de diminuer les effectifs de 10 %, soit 22 000 employés. Ce plan impliquait un management violent. En 2004, 4 000 employés sont formés durant dix jours : la méthode est de dégrader les conditions de travail, afin de pousser psychologiquement une partie des employés au départ volontaire, réduisant ainsi les indemnités à payer<sup>1</sup>. De source syndicale, on compte 80 suicides ou tentatives. Mais combien de milliers de dépressions, sans en arriver là ? Combien d'insomnies, de recours à des médicaments, de tensions dans les familles ?

Il est difficile d'imaginer qu'une action d'une telle ampleur ait pu s'accomplir sans la participation *active*, c'est-à-dire volontaire, compréhensive et adhésive d'une partie de ceux qui sont placés *en aval*, c'est-à-dire toute la chaîne hiérarchique, jusqu'aux salariés de la base. Ceci suppose autre chose que de la collaboration au travail, mais de la complicité. Rien de plus pertinent n'a été écrit sur le sujet que le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie : « Il en a toujours été ainsi que cinq à six [...] ont été appelés par [le tyran] pour être les complices de ses cruautés, [...] Ces six, en tiennent sous

<sup>1</sup>

<http://www.lesinrocks.com/2010/09/25/actualite/huiliation-depression-demission-loffre-triple-play-de-france-telecom-1125601/>

leur dépendance six mille qu'ils élèvent en dignité, auxquels ils font donner [...] le maniement des deniers publics [...]. Grande est la série de ceux qui viennent après eux-là. Et qui voudra en suivre la trace verra que non pas six mille, mais cent mille, des millions tiennent au tyran par cette filière et forment entre eux une chaîne non interrompue qui remonte jusqu'à lui »<sup>2</sup>. Mais dans cette chaîne, tous ne jouent pas un rôle équivalent. Il y a ceux qui, préférant ignorer la souffrance du voisin, ne sont coupables que de feindre l'indifférence. Il y a les échelons hiérarchiques intermédiaires, qui ne font « qu'obéir aux ordres ». On sait, depuis Hanna Arendt<sup>3</sup>, que ce comportement suppose « la banalité du mal », et que celle-ci n'est possible, selon le psychanalyste Christophe Dejours<sup>4</sup>, que s'il existe un processus de banalisation, rendu plus probable par le recours à l'idéologie viriliste, si bien décrite par le sociologue Daniel Welzer-Lang<sup>5</sup>. C'est là que ce basculement opère, et qu'apparaît une troisième catégorie : les jouisseurs pervers, auxquels on a recours parce que la direction sait qu'ils y prennent plaisir. Ces jouisseurs peuvent être des femmes, démontrant ainsi que le virilisme n'est pas nécessairement attaché à un genre, bien qu'il s'y retrouve le plus souvent, mais qu'il est bien une idéologie justificatrice de comportements violents. Ces pervers narcissiques, décrits par Marie-France Irigoyen<sup>6</sup>, peuvent se retrouver dans n'importe quel emploi du privé ou du

<sup>2</sup> (page 41 de l'édition électronique, téléchargeable sur [http://classiques.uqac.ca/classiques/la\\_boetie\\_etienne\\_de/discours\\_de\\_la\\_servitude/discours\\_servitude.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/la_boetie_etienne_de/discours_de_la_servitude/discours_servitude.html)).

<sup>3</sup> Arendt Hanna, « Responsabilité personnelle et régime dictatorial » (1964)

<sup>4</sup> Christophe Dejours, *Souffrance en France - La banalisation de l'injustice sociale*, éditions du Seuil, 1998

<sup>5</sup> Daniel Welzer-Lang, *Les Hommes violents*, 1991 ; Petite bibliothèque Payot, 2005

<sup>6</sup> Marie-France Irigoyen, *Le Harcèlement moral : la violence perverse au quotidien*, Éditions La Découverte & Syros et édition de poche Pocket, 1998

public, à tous les échelons. Mais à France Telecom, il s'agissait de bien autre chose : alors que la plupart des entreprises et des administrations essaient de vivre et travailler malgré eux, il s'agissait ici d'une compétence sollicitée, encouragée, devenue une condition de recrutement mise au service de la réduction des effectifs.

Tous rétorquerons qu'ils n'y pouvaient rien, qu'ils n'avaient pas le choix, que c'était un « travail ». Ce faisant, ils pratiquent la mauvaise foi décrite par Jean-Paul Sartre dans sa pièce *Huis clos* qui qualifie les « salauds »<sup>7</sup>. Dans un contexte contraint, sommes-nous toujours sans aucune marge de manœuvre, sans une capacité de résistance ? Les témoignages issus de salariés placés à différents niveaux de la hiérarchie répondent par la négative. Un mot de soutien, s'enquérir de la santé du voisin, venir à sa table le midi, sont des gestes élémentaires de solidarité qui ont eu effectivement lieu. Parmi les niveaux hiérarchiques d'ingénieurs, de cadres, certains ont payé très cher leur refus de *collaborer*. Or c'est en soutien à toutes ces résistances qu'il faut absolument refuser de gommer les responsabilités de tous les échelons intermédiaires, des persécuteurs, des petits chefs et des fayots. Car les oublier, ce serait écraser pour les confondre sous une même équivalence collabos et résistants. Oublier la culpabilité des premiers, c'est refuser de reconnaître le prix de l'héroïsme payé par les seconds : carrières et vies brisées, suicides parfois, dépressions souvent. Il est deux types de responsabilité : l'une négative, est celle qui ne retient des valeurs que l'adhésion à un ordre, et obéit sans états d'âme aux ordres reçus. La seconde, positive, est celle des sceptiques, qui, selon Hannah Arendt, « se demandaient dans quelle mesure ils pourraient encore vivre en paix avec eux-mêmes après avoir commis certaines actions » (opus cité, page 102).

---

<sup>7</sup> Ce terme est d'ailleurs utilisé par un cadre dans le reportage d'« Envoyé spécial » diffusé sur France 2 le 20 septembre 2010.

N'oublions pas non plus les responsabilités en amont. Les dirigeants de l'entreprise auront beau jeu de dire qu'ils travaillaient au service de leurs actionnaires, dans un contexte concurrentiel très agressif, et que leur politique a conduit à des résultats financiers présentés comme nécessaires. Les actionnaires privés, mais aussi l'État, auront beau jeu de dire qu'ils ignoraient tout des détails de la mise en œuvre du plan de réduction des effectifs et de réorientation des agents de France Telecom vers de nouveaux métiers. Qu'ils ont cru à la fable des départs « naturels » (en retraite) et « volontaires ». La tête peut-elle ne rien vouloir savoir de ce que fait la main ? Ce ne sont donc pas trois « mis en examen » qu'il convient de juger, mais une chaîne de responsabilités, qui part de l'État lui-même pour aboutir au salarié qui flatte son chef et dénonce ses camarades. Serait-ce diluer les responsabilités pour mieux les exonérer ? Je ne le pense pas. La justice en France n'a pas pour finalité la vengeance, mais la réparation et la prévention. Certes, il s'agit d'empêcher que les mêmes personnes renouvellent les mêmes actes. Mais surtout que ces actes ne soient, dans l'avenir, plus possibles avec d'autres personnes, dans d'autres entreprises. Pour que ce procès soit vraiment exemplaire, il faut que ce soit celui non seulement de quelques personnes qui, aussi responsables qu'elles puissent être, n'auraient jamais rien pu accomplir seules, mais d'une éthique de désresponsabilisation des responsables qui, par une inversion des termes qui révèle l'idéologie, accuse d'« irresponsabilité » ceux qui se sont refusés à l'exécution d'ordres illicites. C'est cet ordre pervers qui promeut les pires tandis que les meilleurs, ceux qui par empathie, conscience morale et solidarité, résistent, se voient désavoués par le maintien de la sanction qui l'entreprise leur a infligée. L'enjeu dépasse celui d'une entreprise et de trois cadres dirigeants. Il est de savoir si l'on veut que se généralise la corruption et la soumission, ou si l'on valorise l'esprit de résistance, l'autonomie et le sens critique des salariés.

Jean FERRETTE, sociologue (Caen)

## *Notes de Hungaria, Août 2011*

Je t'envoie ces cartes postales de Hongrie. Je te les posterai de ma boîte à mail dès que je pourrai t'écrire.

Premier jour de voiture: départ de Cannes – arrivée à Trieste le 07.08.2011

Je cherche derrière les vitres de la voiture l'ailleurs qui défile sans pouvoir l'arrêter, jusqu'à plus soif.

Des montagnes sur la gauche, de la mer sur la droite, la route est italienne, aérienne, empruntée, heureuse.

Elle mène vers l'envie d'être ailleurs, vers l'illusion de se risquer à l'inconnu, vers la faim de goûter aux friandises des aires d'autoroutes italiennes.



Le Port de Trieste

Trieste en fin de cette journée d'été ouvre ses mâchoires et gobe le soleil jusqu'au fond de son port. Dodo.

### **8 août 2011**

Le voyage se poursuit en voiture pour l'arrivée en Hongrie.

Matin Slovaquie! Se sentir étranger quelque part...Se sentir étranger au paysage. Avoir envie d'être apprivoisé, par les montagnes trop vertes et humides. Ne pas rejeter ce qui inquiète. Ouverture!

Chercher de l'étrangeté autour de soi comme si cela était nécessaire et vital.

Pouvoir découvrir sans être découvert, sans être exposé. C'est rassurant d'être un touriste de passage!

Passage en Croatie justement.

« Il y a des boules dans le ciel, remarque Jessica! La 'polonie' ressemble t-elle à la Croatie? »

Ensemble de rire pour couvrir la fatigue et les

silences. La musique est une présence obligée pour remplir les vides entre nous et le temps qui défile comme un paysage pendant le voyage.

### ***Hongrie : première nuit à Pécs***

A Pécs, tout est propre et pavé. Pas de chiens, pas de chats, pas de bruits.

Les bâtiments sont imposants. Costauds, un peu lourds, mais harmonieux. Il y a de la place et des places un peu partout.

Les jardins frais respirent et balancent l'ombre des arbres géants sur les pavés de la ville. Il fait sombre sous le soleil! L'ombre et la lumière habitent toutes les places de cette petite ville: c'est musicalement agréable et apaisant. Ce soir, l'air souffle légèrement. La nuit est douce.

Sur la place de la mosquée de Jésus, trois musiciens hongrois donnent le pas à des centaines de personnes.

Trois immenses rondes d'hommes et de femmes, main dans la main, tournent autour d'un homme qui fait la démonstration de chacun des pas de danse.

Je me suis mise dans la ronde, excitée à l'idée d'apprendre des danses traditionnelles hongroises. J'ai donné la main et j'ai tourné avec plaisir autour de la musique!

Quelle émotion d'être avec les autres, et de partager ensemble un moment de bonheur!! Amen!

Au début le rythme est lent, les pas semblent simples puis la musique prend de la vitesse et mes pieds s'embrouillent dans les pas. Je renonce et regarde les gens danser ensemble. C'est beau et envoûtant.

Au resto branché de Pécs, nous avons commandé des nachos à la rancheros (typiquement hongrois!!!!). Le cuisinier mexicain dans l'âme, sûrement, et révolutionnaire en cuisine hongroise, nous a servi aimablement un gratin de piments au lieu d'un gratin de poivrons. J'ai tenté le feu, désespérément. Je renonce là aussi et termine la soirée à l'extincteur d'estomac: du coca - cola. Dur!

### ***Hôtel Millénium à Pécs***

SPA! Que du bonheur! Personne ! L'eau est à nous...

Les jets d'eau chaude massent le corps, soulèvent les pieds, chatouillent les orteils,



allègent les membres, détendent les nerfs...  
J'aimerais rester encore et encore dans les  
bouillons, tendre la nuque au-dessus d'un jet  
bouillonnant.



Pécs

Un peu de hammam, ensuite, pour transpirer  
les poussières qui empoisonnent les peaux,  
lâcher ses pressions...

Ce moment-là est divin tant il vient à point des  
tensions d'une route longue et solitaire dans ce  
groupe de quatre.

### 11 août 2011

Traversons un désert immense (c'est logique  
pour les déserts).



En quittant Pécs

Il n'y a que du vert tendre et vert dur parfois  
noir: vert champ, vert bois dense, vert prés. Pas  
d'hommes, de femmes ni d'enfants. Pas de  
bêtes. Monotonie envergure.

Entre les vallons, nous apercevons quelques  
monts et de l'eau passante. Enfin, des maisons,  
des villages, des magasins! Ben oui, c'est  
rassurant!

Voilà le lac Balaton, le plus grand d'Europe.  
Sous un bleu ciel clair, l'eau s'agite et remue  
ses couleurs d'eau vert-de-gris. Se serait-il sali  
en touchant terre?

Le lac est immense : à perte de vue il étend ses

bras dans la verdure de la campagne alentour.

A Tihany, petit hameau au-dessus du lac  
Balaton, les toits de chaumes et murs à chaux  
blanches accueillent les touristes qui passent et  
repassent sans se rencontrer.

Tiens, je ne vois pas les petits cochons ni le  
loup. Loup y es-tu? Que fais-tu? "Je chôme  
comme les toits." répond le loup hongrois...

Rassurés nous nous installons dans une maison  
du village pour la nuit, chambres d'hôtes  
tenues par un suisse de là-bas. Riche! La jeune  
fille qui nous accueille est gentille mais trop  
bizarre! Elle n'a aucune assurance quand elle  
nous parle et se déplace dans le déséquilibre de  
ses bras et de sa tête.

Les magasins d'artisanats égaient les ruelles et  
attrapent l'œil. Envie de ramener des carafes en  
céramique. Il y en a de magnifiques qui versent  
l'eau par la tête de Hongrois moustachus  
fumant la pipe. Je ferai le tour et encore le tour  
de toutes les boutiques pour découvrir les  
carafes et les plats de céramique.

Boire un coup ce soir dans le fond d'une  
auberge sombre, ouverte sur un grand jardin  
planté d'objets agricoles et qui jouent avec  
dérision la vie de la campagne hongroise. Une  
mise en scène de vide grenier vivant!

Il y a tellement d'objets accrochés aux murs, au  
sol, au plafond que l'on ne sait plus où  
regarder. Les échelles en bois croisent le fer  
des hachoirs géants et des serpes d'hier!

Le vin *portugieser* rouge vif saoule ma gorge.  
Au passage, il délasse les fils qui me nouent. Je  
perds l'équilibre et pédale dans le rire.

Au dessert je communique un fou rire chantilly  
avec les filles.

Moment de jouissance.

Je me livre au plaisir de me vivre libérée

### 12 août 2011

Jour d'anniversaire de mon compagnon. Va  
falloir le fêter !

Aujourd'hui ensoleillé, nous « touristons »  
avec plaisir. Des tours en ruine du Moyen-âge  
hongrois vers le lac Balaton nous dérivons en  
voiture sans se perdre jusqu'aux plages de  
gazon tapissées de touristes emmaillotés.  
Quelques voiliers à l'horizon nous feraient  
croire que c'est une mer!

La couleur de l'eau ne m'excite pas : vert caca  
d'oie et légèrement opaque. Les hongrois se  
baignent debout dans l'eau et restent souvent  
immobiles entre eux à se regarder.



Le Lac Balaton

Quelques allemands, jeunes, jouent au ballon. Les hommes trempent leur ventre ventripotent, les femmes mouillent leurs cuisses flasques. Pas de chichis, mais des glaces et de la bière ! Enfin je me risque à l'eau et je fais une tentative de nage en solitaire vers le large. L'eau est douce et chaude. C'est un bain agréable mais je ne m'y attarde pas. Une fois secs, nous repartons vers un autre lac plus modeste mais vertueux. C'est un lac d'eau chaude à 32 degrés, réputée pour ses qualités thérapeutiques. L'eau soigne les os qui s'effritent et les articulations qui grincent. Bonne indication pour les quinquagénaires.

Des thermes chics bordent le lac. Nous les évitons et suivons devant nous des personnes au travers d'un jardin somptueux autour du lac. Une cabine en bois plantée dans le jardin permet de se déshabiller à l'abri des regards. Ici la pudeur est de rigueur. Je pénètre dans l'eau chaude et ressens sa caresse sur mon corps. Quelle sensualité!

Les Hongrois sont plantés dans l'eau et ne bougent pas. Certains se parlent discrètement. Je nage un peu, de peur de cuire, mais je finis par m'immobiliser dans un coin. Je me laisse porter par cette sensation de flottement; légèreté! C'est bon!

Cette détente collective nous envoûte tous et nous rentrons en chantant à tue-tête avec les filles.

Le soir, resto d'anniversaire. Ambiance crash de Boeing qui décroche... Silences lourds... Colères retenues et tristesse... Je me sens blessée.

### 13 août 2011

Lever difficile.

Je parle aux toits de chaume, à travers la fenêtre ouverte. Je parle à ce que je vois. Je ne peux plus parler à qui de droit. Comment

continuer à vivre à deux si je ne peux pas parler ? Je n'aime pas la solitude. Encore moins quand je suis près des autres dans l'espace restreint de la voiture. La musique remplit le vide.

### *Arrivée à Budapest*

L'hôtel est en plein cœur de la ville. Au centre, des rues pavées, propres, des piétons de toute nationalité déambulent en bullant devant les vitrines ...des commerces en abondance, de l'artisanat hongrois à foison. Rouge paprika!

Les deux filles sont ravies de se retrouver dans l'urbanité. Elles s'échappent rapidement pour courir le monde des rues et dépenser tout leur argent en babioles.

La place la plus proche est animée de bars pleins de monde et de musiciens de rue. Sous le parasol d'un café snack, je ne sais plus ce qu'on mange mais c'est bon. La musique classique est belle, elle me détend. Il y a tant à voir que cela en devient fascinant. Excitation! Envie de me lever pour errer en quête de découverte. Ici, la tranquillité est dans le mouvement.

Direction les thermes historiques Gellért sans les filles.



L'Hôtel Gellért

Pas très joyeux l'accueil! Les femmes avec les femmes et les hommes de même.

Je suis seule mais je ne me sens pas perdue. Je goûte à chacun des bains d'eau chaude avec

appréhension au début, puis délectation. La chaleur me détend et comme toutes les autres femmes, je me pose dans le bain, je ne bouge plus et je laisse mon regard dans le brouillard hagard. Ici, pas de pudeur, les femmes se baladent souvent nues, sans complexes.

La décoration de ces thermes est magnifique de curiosités, mosaïques imaginaires...Je les parcours autant que je peux et les dévore avec gourmandise. Onirique, je m'absente doucement dans une autre histoire.

## 14 août 2011

Vive le Danube, vive Buda, vive Pest, je trinque au soleil de cette ville (- égiature!)

La tranquillité ici est reine et je cherche les bruits. Mais où sont les Blacks, les Arabes, les Indiens? Les étrangers les moins étranges sont certainement les asiatiques. Ils sont entre eux et passent partout.

Ce matin, mon appétit s'est ouvert sur l'envie d'acheter des habits de femme. Mais des habits pas comme les autres. Je pars à la dérive vers les boutiques hongroises, seule et avide! Je trouve enfin un magasin au fond d'un sous-sol perdu et dissimulé derrière des escaliers. Les bas-fonds de Budapest! C'est là que je vais me faire plaisir. Je dépense, je me sens belle dans mes tenues et cela me soulage!

Nous allons ensuite par-dessus le Danube flâner sur une île. L'île est un immense parc aménagé et fleuri. Les gens sientent à l'ombre des arbres géants, font du vélo, mangent des glaces et boivent du coca...

Soudain, chercher son chemin pour aller je ne sais plus où. Sujet de morsures récidivistes avec mon compagnon. « Demander son chemin au passant quelle honte ! » crie-t-il. Le GPS est là pour cela, avec lui on est sûr de ne pas se perdre. Lui, le GPS tout puissant, le scientifique infailible, on peut lui faire confiance. Je comprends que nous allons au même endroit mais que nous n'y allons pas ensemble.

Je tremble à l'intérieur de résonances furieuses que je referme au-dedans.

Après une marche active dans les vieux quartiers de Buda, nous faisons halte au café élégant du château de Buda. Trois musiciens viennent vers nous et me demandent quel air de musique je leur suggère de nous jouer. Spontanément je leur dis du Mozart (ma culture en musique est limitée). Ils lancent la petite musique de nuit sur leurs violons et je

suis ravie. Mon compagnon bouillonne tout fort de honte : j'aurais dû refuser cette offre vénale pour touristes non affranchis. Du mépris bave de ses yeux...

La boule des reproches grossit mais heureusement nous partons pour un bain d'eau chaude dans un site connu des hongrois et populaire en plein air. Les bains *Széchenyi*.



Széchenyi Gyógyfürdő

Plusieurs piscines nous attendent, pleines de monde. Il y a toujours de la place dans l'eau et les gens ne se bousculent jamais. L'eau est toujours très bonne et je m'y enroule avec plaisir. Le sentiment de solitude réapparaît : oui je n'arrive pas à partager ce plaisir, oui je me sens seule même si je me sens bien dans ce lieu ludique et bon. L'eau parfois bouillonne, l'eau tourbillonne au fond de couloirs circulaires déportant nos équilibres dans un courant emporté.

Je m'amuse comme tous les autres et c'est très drôle.

La faim au ventre, les corps las, nous reprenons le métro n°1 pour l'hôtel. Le métro rétro brille dans les tunnels souterrains tellement il est propre. On y respire comme à l'extérieur.

Pas de tags agressifs, pas de bavures sur les murs, pas de flaques glauques par terre.

Les contrôleurs n'aiment pas les gens de couleur, les bronzés, comme Annabelle et Jessica.

Elles auront l'honneur de subir plusieurs contrôles de papier dès fois que... Restons courtois et tranquilles pour ne pas se faire remarquer.

## *Vers Sopron à la rencontre du lac salé le plus grand du monde*

Du haut de mon siège de voiture de riche, je peux observer les gens qui pédalent sur les pistes cyclables le long des routes. Ils pédalent



douce, font tranquillement leurs courses, ne donnent pas l'impression de peiner au guidon, c'est étonnant.

Les Hongrois ne semblent pas savoir se plaindre, ici les gens ne font pas de bruit même quand ils se retrouvent au café. Sans maudire, sans mot dire!

En route nous nous arrêtons à Szentendre, petit village moyenâgeux typique et touristique. Petit village mais qui ne résiste pas aux touristes envahisseurs. Les ruelles pavées en travaux sont envahies de boutiques artisanales. J'ai l'impression de me promener dans un décor usurpé.



Szentendre

Les céramiques colorées exposées sur tous les devants de boutiques m'excitent et je vois bien qu'elles me tendent leurs bras. Il y a tant de bols, d'assiettes décorées mains aux couleurs éclatantes ... Je quête le carreau qui va me faire craquer.

Au coin d'une rue, je me fais séduire par de magnifiques pots à eau, pots d'âmes qui versent leur liquide par les yeux d'animaux fantastiques. D'autres pots figurent une tête d'homme hongrois moustachu fumant la pipe ou souriant mystérieusement.

C'est la ville de la tentation et je ne résiste pas à mes envies. J'achète ce qui me plaît.

Je suis rassasiée enfin par cette sensation d'avoir de la satisfaction. Comme c'est rassurant et plaisant.

Me voilà en béatitude de consommation... Mon dieu, la route est longue ...

En soirée, sous le ciel orageux, le lac salé brise la lumière des éclairs. Quelques gouttes de pluie tombent, et le tonnerre foudroie tout autour. Frissons d'Atmosphère ...

Arrivée sur Sopron par un temps humide et gris. Le GPS autosuffisant se trompe sans arrêt et il est incapable de trouver notre pension pour la nuit. J'ai beau solliciter un arrêt pour demander le chemin, cela est très

mal vécu et non autorisé. Enfin au bout de vains aller et retour dans la ville, il faudra demander notre route. S'adresser à l'autre, ne pas avoir honte de demander, établir le contact enfin c'est possible !

La pension est proche et nous la trouvons facilement. Trouver le resto le soir, il n'y a pas de hasard ! GPS calcule notre itinéraire, et le nombre de mètres à parcourir à pied.

Nous suivons toutes ses indications sans rechigner et nous arrivons à bon port.

Au resto comme souvent, mon compagnon communique uniquement avec son téléphone mobile. Dès qu'il s'assoit à la table, il prend son super mobile multifonctions immédiatement entre ses mains. Il l'allume et se branche sur ses mails. Il lit en silence et tape sur les touches en jubilant parfois. Nous le regardons toutes et lui ne nous voit plus.

Face à lui j'attends : un regard, une parole, une mimique, quelque chose qui signe sa présence. Je mange en silence. Je n'ai pas envie de communiquer. J'essaie d'apprécier ce que je mange et me souviens que c'était bon.

Fin de la journée !

## 16 août 2011

Sopron et visite du fameux château. Versailles hongrois disent les guides. C'est une interprétation quelque peu surévaluée.

Le Hongrois est court sur pattes mais il adore monter sur les machines qui se déplacent.

C'est un as de la pédale, un conducteur passionné du tracteur, un cavalier impertinent. Souvent, il fume en conduisant, l'air décontracté comme si rien ne pouvait le déstabiliser.

Par-dessus tout, les hongrois aiment conduire leurs tondeuses à gazon et tailler l'herbe à la même hauteur.

Le serveur hongrois est serviable mais toujours très distant. Pas pressé par le temps, pour nous servir à manger, il lui faut une bonne heure pour amener notre commande. Allez un sourire ! Non ce n'est pas possible de faire sourire un serveur hongrois !

Visite de la vieille ville de Sopron, à pied, en compagnie de GPS. Les ruelles pavées composent leurs arrangements entre les maisons moyenâgeuses et baroques. Je m'aventure dans les passages étroits qui relient les rues entre elles, secrètement sous de magnifiques voûtes.



Sopron

Aujourd'hui il fait beau et nous allons goûter le lac salé sur ses rives hongroises. Pour y accéder, il faut franchir la frontière autrichienne et ses forêts noires.

Nous suivons la route qui ne peut pas nous égarer car ici tout est strictement structuré et aménagé. Les espaces sauvages ne sont pas accessibles aux touristes. Pour se baigner, il faut s'arrêter aux aires autorisées. Le lac est verdâtre, et l'eau peu accueillante pour le bain. Derrière les haies de cannes qui bordent le lac, les derniers rayons du soleil jouent sur les ombres. Les couleurs s'adoucissent. Les paysages se font romantiques et c'est beau !

Dernier repas hongrois au restaurant ce soir. Pour une fois un jeune serveur engage une conversation avec nous mais il s'arrête très vite car son chef le commande. Les deux filles fument. Rien ne se partage verbalement. Le voyage tourne en chacun de nous comme un manège où nous serions montés ensemble. Mais chacun tourne sur lui-même à son rythme parmi les autres.

La liberté c'est le vagabondage !!!

### 17 août 2011

Sur le chemin du retour

Nous avons encore quelques courses à faire à Sopron avant de partir pour de vrai. Encore un peu de vacances, profitons, achetons les souvenirs pour garder quelque chose.

Sur l'autoroute pendant six heures, nous roulons vers Vérone. Le soleil nous précède et illumine les paysages que nous traversons. Plaines, collines boisées, gorges et canyons, montagnes rocheuses ! Du vert encore et toujours, enfin un peu de calcaire !

Je cherche l'horizon à perte de vue et la mer commence à me manquer.

A Vérone, nous errons une dernière fois dans la ville à la découverte de l'étrange étrangeté !

Vérone est vaste, resplendissante, agréable à regarder dans la douceur de cette nuit d'été.

Vérone respire les histoires, et vit bruyamment. Les places aux fontaines sont animées par les passants touristes et les cafés sont pleins.

Le balcon de Juliette est là et il ne m'émeut pas. Je suis un peu déçue ! Il est tout petit. Cela ne colle pas avec la grande histoire de son amour pour Roméo !

Ma nuit est agitée de rêves cauchemardesques. La fatigue s'exprime et les peurs réapparaissent.

### 18 août 2011

Que vais-je faire en rentrant chez moi ? Le régime ?

Rendez-vous avec les copines ? Mais elles ne sont pas là !

Le stress commence à monter en moi. L'éternelle question sort de son trou pour m'embar-rasser à nouveau : que vais-je faire de ma vie, quels sont mes projets ? Toujours pas de réponses, toujours pas d'idées. Descente aux enfers vers un état de pauvreté rancunière, jouissive ... J'allume une clope et je m'échappe comme d'habitude dans la fumée de ma vie !

Lol Ibarès (été 2011)



## ***Nostra Bosnia e' il mondo intero***

Nostra Bosnia ed Erzegovina è il mondo intero, perché in essa ci riconosciamo, o almeno molti di noi si riconoscono visitandola a più riprese, tornandovi con accanimento non turistico, ma di conoscenza, e restando sgomenti/e per la bellezza estrema e l'infinita fragilità di quei luoghi, e delle persone che li abitano, fragilità in cui specchiarsi, che è nostra. La Bosnia ed Erzegovina come una piccola Jugoslavia, sin dai tempi di Tito, riassunto delle contraddizioni di varie genti e di un popolo che ha provato e riprovato l'unità e la fratellenza, e che si è dovuto arrendere al più feroce fanatismo nazionalista, al fascismo in armi. Se come sostiene Danilo Capasso, docente di italiano presso la Facoltà di Lettere e Filosofia di Banja Luka, della vecchia Jugoslavia niente resta nell'attuale "jugosfera" (termine coniato nel 2009 da Tim Judah dell'Economist), ovvero uno spazio economico senza vita politica, in Bosnia ed Erzegovina qualche traccia di ciò che è stato permane, in special modo nei volti e nelle storie di chi si è battuto contro il social-nazionalismo di Belgrado, che tutto ha infettato, e contro gli altri sciovinismi -croato, sloveno, bosgnacco, kosovaro...- che hanno smembrato uno Stato forte riducendolo a un'area instabile e senza identità.

Strano destino, questo: chi si è riempito la bocca per anni di parole come identità e tradizione, ha ridotto il Paese a un cumulo di macerie privo di segni riconoscibili e senza passato, se non uno inventato ad arte e senza troppo rispetto per la verità storica, radici di plastica spacciate per carni e viscere, così consegnando una vittoria postuma (una delle tante degli ultimi decenni) al nazifascismo, e soprattutto a Mussolini, che al confine orientale dell'Italia voleva solo luoghi frammentati, impotenza e asservimento di *sčavi*. Queste le ragioni della vile aggressione dell'Italia alla Jugoslavia, il 6 aprile del 1941, che

centinaia di migliaia di morti ha causato. "Qui si uccide troppo poco", urlavano i nostri generali criminali che nessuno ha mai perseguito... Altra vittoria postuma: quella del folklore più misero, che ha preparato le guerre degli anni Novanta, canzone *pseudopopolare* e *turbo-folk* per ingannare i popoli con esaltati eroi truculenti nel perpetuarsi di miti che incatenano. Così nella Monaco di prima del 1914 "la protesta contro il razionalismo delle scuole, attraverso il culto delle feste in costume, sboccò nel fascismo..." (Th. W. Adorno, aforisma 41, "Dentro e fuori" nei Minima moralia). E ancora: "...La salvezza della patria, proclamata da un giorno all'altro, recava, fin dal primo istante, l'espressione della catastrofe..." (Adorno, aforisma 67, "Dismisura per dismisura"). Questo è l'irrazionalismo di chi eccita odio, fa versare sangue e suolo (sangue a impregnare il suolo) e che, insieme alla sete arcaica e modernissima di territorio, ha portato a sconvolgimenti immani. Una "guerra fatta con i camion", dice Danilo Capasso: venivano, e tutto caricavano, e tutto compravano e vendevano, e ciò che non si poteva trasportare, distruggevano. Armi collaudate da balconcini di condomini popolari, in pomeriggi assolati e annoiati, e televisori divani armati sollevati a forza e portati via in un trasloco non richiesto verso case d'altri. Una guerra fatta per portare la Luce di una qualche rivelazione, nazionalista o europeizzante, a popoli vissuti nel buio dell'oscurantismo socialista: ma "je dis *merde!* à qui a allumé la lumière" (maledico chi ha acceso la luce), mi disse nel nostro francese colloquiale Greta Ferušić, splendida ebrea di Sarajevo, offesa dal fascismo nella Seconda guerra mondiale che qui ha ucciso deportato e stremato sefarditi e askhenaziti insieme, e poi ancora insultata dai nazionalismi antijugoslavi degli anni Novanta, protagonista del lungo film-intervista "Greta" di Haris Pašović. Portare e togliere Luce, sembra questa una delle tragedie degli ultimi due secoli, illuminismo selvaggio, fanatica lotta ai

fanatismi, o democrazie imposte con crimini umanitari...

Che cos'è la Bosnia, si chiedeva il poeta erzegovese Mak Dizdar (1917 – 1971)? “...è una terra / Digiuna e scalza, con rispetto parlando / Tremante di freddo e affamata / E come se non bastasse / Con rispetto parlando / Dispettosa / Per sonno” (da “Annotazione sulla terra di Bosnia”, nella traduzione di Giacomo Scotti). Cos'è la Bosnia ed Erzegovina secondo Luca Leone, che ormai la frequenta da una dozzina d'anni? E' un “Paese *senza*” (66 occorrenze in tutto il testo), non come l'Italia barocca e spietata di Arbasino in un testo del 1980<sup>8</sup>, ma invece irto di privazioni che rendono l'esistenza troppo simile a una *vita nuda* alla mercè di tutti, persino dopo la guerra, dopo la tortura, dopo le vittime a migliaia, un Paese tutto in vendita... “Qui in questo villaggio ai confini dell'assurdo (...) i destinatari dei capanni per gli attrezzi [dono della comunità internazionale, ndr] lottano ogni giorno una vita di solitudine e povertà, senza ospedali, senza scuole, senza pane, senza servizi igienici, senza strade, senza elettricità, senza riscaldamento, senza spazzolino da denti...” (pag. 19 del libro di Leone). E, di citazione in citazione, cantava Giorgio Gaber che “un uomo senza niente è più leggero”, come il viaggiatore di Alexander Langer: ma questa 'leggerezza', che nei due voleva essere lotta profondissima contro il male storico, cozza con l'infernale sfascio del quotidiano, l'assenza di costruzione delle vite, il passare all'età adulta di giovani già rovinati da cure insufficienti e da preparazione culturale mediocre, pure accanto a splendori di sapienze, ma minoritari e nascosti, fuggitivi/e... L'introvabilità degli assorbenti nella Jugoslavia di Tito (ne ha parlato Slavenka Drakulić), la mancanza di fluoro nell'acqua corrente dai rubinetti: forse qui, più che altrove, occorre rintracciare il fallimento dell'autogestione

---

8 Alberto Arbasino, Un Paese senza, Milano, Garzanti, 1980.

socialista, dal secondo dopoguerra al 1991. Che però era niente, era solidità da cui partire oltre, niente rispetto alla devastazione dell'oggi, così correttamente descritta in questo “Mister 6 miliardi”, cronaca, reportage, pamphlet: ora manca tutto, e non tanto nella Bosnia ed Erzegovina delle città, quanto in quella rurale e profonda, dove non arrivano né i politici locali -per paura di sporcarsi le scarpe, scrive Leone- né i rappresentanti della comunità internazionale (ha calcolato Pero Sudar, vescovo ausiliare di Sarajevo, che un ufficiale straniero di stanza in Bosnia ed Erzegovina guadagna come “1.111 nostri pensionati”...), dove c'è gente che vive con 75 centesimi di euro al giorno, pensioni da fame, abbandono, abbandoni... Non è un elogio del consumismo, questo, tutt'altro (so dei crimini differiti, nello spazio e nel tempo, che la rapacità capitalistica comporta, e so dei crimini immediati, lampanti, ma come la lettera rubata di Edgar A. Poe), ma sogno di una sobrietà degna, questo sì, elogio della *consistenza*, che è categoria di cui tener conto, altrimenti tutti i castelli immaginati crollano per putridume delle fondamenta; elogio della *pesantezza*, perché anche i corpi contano e, se non vengono rispettati e curati, intimamente, amorevolmente, sempre con attenzione estrema alla loro composizione chimica, al loro essere *macchine e materia*, falliscono, perdono pezzi, e non ci sono riparazioni che tengano. Nobilissima materia, sacra , cioè *intoccabile, inviolabile*...

Forse non è un caso che tra gli eroi e le eroine positive del libro vi siano una psichiatra, Irfanka Pašagić, un generale *antimilitarista* (permettetemi l'ossimoro), Jovan Divjak, e due persone di fede, il già citato Pero Sudar e suor Maria Admirata Lučić: tutte impegnate nelle trincee del pensiero, di una guerra subita, nelle trincee del pane quotidiano, tutte attente ai corpi sacri, menti da proteggere, indifesi da difendere e bambini cui fornire pasti e libri caldi... Solo chi si è appigliato a questa

lucidissima ragione umana ha visto da subito l'orrore in cui stava per essere trascinato il Paese, ed ha saputo, durante la crisi bellica, mantenere la testa alta e non farsi affascinare dallo splendore delle armi, con cui si possiedono i corpi altrui. A persone così fatte è affidata la vera ricostruzione del Paese, in molti campi solo parzialmente avviata, però, ormai anni e anni dopo la fine delle ostilità. Luca Leone rende omaggio ai “costruttori” ostinati, donne e uomini, e li vede all'opera e studia soprattutto in un settore specifico e universale, quello dell'Educazione, della Scuola, della Formazione (sempre non a caso, tutti i nomi sopra citati qui spendono molta parte del loro tempo). Il presente di questo settore, in Bosnia ed Erzegovina, è fatto di divisione, di ingressi separati nelle aule per studenti di confessione religiosa diversa (soprattutto nell'Erzegovina, nella dolente lucente Mostar), di programmi non condivisi, così come gli alfabeti -cirillico e latino- usati a discrezione degli insegnanti, non a unire ma a sottolineare appartenenze. Brillano, per fortuna, scuole “private” ma multietniche – anzi, “multinazionali”, come l'autore correttissimamente scrive-, come quelle cattoliche di Sarajevo, gestite secondo principi di pluralità. Non brillano, invece, altri meccanismi, del tutto postmoderni: il punteggio attribuito agli insegnanti da parte del Direttore del singolo istituto, che può determinarne l'assunzione il successivo anno scolastico, così come la scelta dei libri di testo, “suggerita” sempre dai dirigenti scolastici e adottati dagli insegnanti, pena, ancora una volta, un punteggio minore... Altro che libertà di insegnamento! Qui, come nel nostro vile Occidente (con altre forme, ma ancora per poco...), c'è solo invito ad abbassare la testa, a ubbidire, senza ricerca, senza scambio di informazioni, senza dissidenza possibile che non sia sanzionata ed espulsa (questi miei tre “senza” si aggiungono agli altri di Leone).

C'è stata una fase nella storia recente, grosso modo i primi anni dopo la

Liberazione, in cui erano i popoli -o perlomeno i loro sedicenti rappresentanti- a “punire”, a volte in modo rozzo e violento, a volte con indulgenza e compassione: dire, del nemico di appena ieri, “va punito!”, oppure “è dei nostri!” comportava responsabilità e arbitrio, eliminazione o cooptazione, e a seconda dell'equilibrio di questi due termini le nazioni fondate o rifondate sono cresciute con diversi livelli di odio nella propria pelle. Ora sono nuovamente i popoli a schierarsi davanti al plotone di esecuzione, come per secoli è stato: partono raffiche di leggi di mercato, di gestione dei prezzi, di sessismo e razzismo, di accaparramenti delle risorse idriche, e poi infine bombe su bombe se i popoli, o meglio i loro sedicenti rappresentanti, non si piegano e vogliono far da sé, come piccoli boss di quartiere. Oppure indicano elezioni come trucchi, trappole per democratici, semplici avvicendamenti al potere di ceti d'uguale stirpe, solo anagraficamente diversi, ma quasi sempre più terribili gli innovatori, rispetto ai vecchi mostri. La Bosnia ed Erzegovina sembra essere un esperimento, riuscito!, di quello che stiamo per subire, tutti, popoli d'Occidente e d'Oriente. Per far fronte a tutto questo, è necessaria una bella dote di calma e certezza delle prospettive, nella ricostruzione di un pensiero capace di andare oltre sé stesso, facendosi carico della materialità dei sogni di tutte le persone che abitano questa Bosnia ed Erzegovina, insonne e febbrile, e questo mondo. Leone dà un contributo fermo a tutto questo, e un insegnamento: non abbandonare mai i luoghi che ci hanno attraversato, anche se solo per poco, e curarli, portarseli sempre dietro, tornarci quando è possibile. Senza farne una carriera, è evidente, ricordando Disraeli (“l'Oriente è una carriera”<sup>9</sup>), e anche la

---

9 Do di questa affermazione di Disraeli una lettura meno nobile da quella di Edward Said nelle prime pagine di *Orientalismo*, che qui riporto: “Quando Disraeli nel *Tancred* afferma che «l'Est è una carriera», intende dire che l'interesse per l'Est può diventare, per alcuni giovani e brillanti

Bosnia ed Erzegovina lo è diventata per molti, spesso dando soluzioni a vite chiusissime, qui in Italia), ma anche dicendo/agendo insieme alle nostre sorelle e ai nostri fratelli vicini, da noi separati per fratture immeritate, per terra attonita che s'apre tra il loro sguardo e il nostro, a volte senza rimedio. E questo sia l'ultimo "senza", di questa postfazione, e di questo libro.

Gianluca Paciucci (Trieste)

### ***Notre Bosnie est le monde entier***

*Nous remercions très vivement Gianluca Paciucci de nous avoir confié pour publication sa postface au livre de Leone Luca, Mister Sei Miliardi (Editions Infinito, 2012).*

Notre Bosnie-Herzégovine est le monde entier, parce que nous nous reconnaissons en elle, ou au moins beaucoup parmi nous s'y reconnaissent en la visitant à plusieurs reprises, y retournant avec un acharnement non pas touristique, mais de connaissance, et en restant effaré(e)s de l'extrême beauté et de la fragilité infinie de ces lieux, et des personnes qui les habitent, fragilité dans laquelle on peut se regarder comme dans un miroir, et qui est aussi la nôtre. La Bosnie-Herzégovine comme une petite Yougoslavie, depuis le temps de Tito, résumé des contradictions de gens divers et d'un peuple qui a essayé et réessayé l'unité et la fraternité, et qui a dû se rendre au plus féroce fanatisme nationaliste, au fascisme en armes. Si comme le soutien Danilo Capasso, enseignant d'italien à la Faculté des Lettres de Banja Luka, il ne reste rien de de la vieille Yougoslavie dans l'actuelle « Yougosphère » (terme forgé en 2009 par Tim Judah de *The*

---

occidentali, una passione capace di prevalere su ogni altra, non certo che si tratta *solo* di una possibilità di trovare un impiego..."

*Economist*), qui est un espace économique sans vie politique, - en Bosnie-Herzégovine persistent cependant quelques traces de ce qui a été, tout particulièrement sur les visages et dans les histoires de qui a combattu le social-nationalisme de Belgrade, lequel a tout infecté. Et aussi de qui a combattu contre les autres chauvinismes – croate, slovène, « bosgnaque » [traduction libre de l'italien *bosgnacco*, habitant de Bosnie de religion musulmane], kosovar – qui ont démembré un Etat fort en le réduisant à une aire instable et sans identité.

Etrange destin que celui-ci : qui s'est gargarisé pendant des années avec des mots comme identité et tradition, a réduit le pays à un monceau de décombres privé de signes reconnaissables et sans passé, si ce n'est un passé inventé pour l'occasion et sans trop de respect pour la vérité historique : des racines de plastique vendues pour des chairs et des viscères, offrant une victoire posthume (une parmi toutes celles des dernières décennies) au nazi-fascisme et surtout à Mussolini qui, à la frontière orientale de l'Italie, voulait seulement des lieux fragmentés, l'impuissance et l'asservissement d'esclaves. Telles sont les raisons de la lâche agression de l'Italie contre la Yougoslavie, le 6 avril 1941, qui a provoqué des centaines de milliers de morts. « Ici on tue trop peu », hurlaient nos généraux criminels que personne n'a jamais poursuivis... Autre victoire posthume, celle du plus misérable folklore, qui a préparé les guerres des années quatre-vingt-dix, des chansons pseudopopulaires et du turbo-folk pour tromper les peuples avec des héros exaltés, truculents dans la perpétuation de mythes qui asservissent. Tout comme dans le Munich d'avant 1914, « la protestation contre le rationalisme des écoles, à travers le culte des fêtes en costumes, a débouché sur le fascisme... » (Th.W. Adorno, aphorisme 41, « Dehors et dedans », *Minima moralia*). Et encore : « ... Le salut de la patrie, proclamé d'un jour à l'autre, rendait, dès le premier instant, l'expression de la catastrophe... » (Adorno, aphorisme 67, « Démesure pour

démésure »). Ceci est l'irrationalisme de qui excite la haine, fait verser le sang et le sol (le sang qui imprègne le sol) et qui, avec la soif archaïque et très moderne de territoire, a conduit à d'effroyables bouleversements. « Une guerre faite avec les camions », dit Danilo Capasso : ils venaient, chargeaient tout, achetaient et vendaient tout, et détruisaient ce qui ne pouvait pas être transporté. Armes essayées depuis les balcons d'immeubles populaires, pendant des après-midis ensoleillés et ennuyeux, téléviseurs divans armoires soulevés de force et emportés dans les maisons d'autres personnes, lors d'un déménagement non demandé. Une guerre faite pour porter la Lumière de quelque révélation, nationaliste ou 'européanisante', à des peuples qui avaient vécu dans l'obscurantisme socialiste : mais « je dis *merde!* à qui a allumé la lumière [en français dans le texte] » me dit dans notre français familial Greta Ferušić, splendide femme juive de Sarajevo, victime du fascisme de la Seconde guerre mondiale, qui ici a tué déporté exterminé ensemble séfarades et ashkénazes, puis à nouveau insultée par les nationalismes antiyougoslaves des années quatre-vingt-dix, protagoniste du long film-interview *Greta*, de Haris Pašović. Porter et enlever la Lumière ressemble à une tragédie des derniers siècles, lumières sauvages, lutte fanatique contre les fanatismes, ou démocratie imposée à coups de crimes contre l'humanité.

Qu'est-ce que la Bosnie, se demandait le poète herzegovien Mak Dizdar (1917-1971) ? « ... c'est une terre/A jeun et va-nu-pieds, soit dit avec respect/Tremblant de froid et affamée/Et comme si cela ne suffisait pas/Soit dit avec respect/Irrévérencieuse/A travers le sommeil » (*Annotations sur la terre de Bosnie*, traduction de Giacomo Scotti). Qu'est-ce que la Bosnie-Herzégovine pour Luca Leone, qui la fréquente maintenant depuis une douzaine d'années ? C'est un « Pays *sans* » (66 occurrences dans tout le texte), non pas comme l'Italie baroque et impitoyable d'Arbasino dans un texte de 1980\*, mais au contraire un pays hérissé de privations qui rendent l'existence trop

semblable à une *vie nue* à la merci de tous, même après la guerre, après la torture, après les victimes par milliers, un Pays entièrement à vendre... « Ici dans ce village aux confins de l'absurde (...), les destinataires des cabanes à outils [don de la communauté internationale, N. de l'A.] luttent chaque jour pour une vie de solitude et de pauvreté, sans hôpitaux, sans écoles, sans pain, sans services d'hygiène, sans routes, sans électricité, sans chauffage, sans brosses à dents... » (page 19 du livre de Leone). Et, de citation en citation, Giorgio Gaber chantait qu' « un homme sans rien est plus léger », comme le voyageur d'Alexandre Langer : mais cette 'légèreté', qui chez les deux auteurs se voulait une lutte très profonde contre le mal historique, une coquille contre l'effondrement infernal du quotidien, l'absence de construction des vies, le passage à l'âge adulte de jeunes déjà ruinés par des soins insuffisants et des préparations culturelles médiocres, pourtant au voisinage de puits de science, mais minoritaires et en fuite... Les serviettes hygiéniques introuvables dans la Yougoslavie de Tito (Slavenka Draculić en a parlé), le manque de fluor dans l'eau du robinet : ici peut-être, plus qu'ailleurs, on peut retrouver l'échec de l'autogestion socialiste, de l'après Deuxième guerre mondiale à 1991. Qui pourtant n'était rien, était même une base solide pour aller au-delà, qui n'était rien en comparaison à la dévastation d'aujourd'hui, si bien décrite dans *Mister Sei Miliardi* : chronique, reportage, pamphlet. Maintenant tout manque, et pas tellement dans la Bosnie-Herzégovine des villes, que dans celle, rurale et profonde, où n'arrivent ni les politiques locaux - de peur de se salir les chaussures, écrit Leone - ni les représentants de la communauté internationale (Pero Sudar, évêque auxiliaire de Sarajevo a ainsi calculé qu'un officiel étranger en poste à Sarajevo gagnait comme « 1111 de nos retraités »...), où il y a des personnes qui vivent avec 75 centimes d'euro par jour, retraites de famine, abandon, abandons... Ceci n'est pas un éloge du consumérisme, bien au contraire (je connais des crimes différés, dans l'espace et le temps,



que comporte la rapacité capitaliste, et je connais des crimes immédiats, comme l'éclair, mais comme *La Lettre volée* d'Edgar A. Poe), mais le rêve d'une sobriété digne, oui, éloge de la *consistance*, catégorie dont il faut tenir compte, autrement tous les châteaux imaginaires s'écroulent par le pourrissement de leurs fondations ; éloge de la *pesanteur*, parce que les corps aussi comptent et, s'ils ne sont pas respectés et soignés, intimement, amoureuxment, toujours avec une extrême attention à leur composition chimique, à leur être *de mécanique et de matière*, ils défont, ils perdent des pièces, et il n'y a aucune réparation qui tienne. Très noble matière, sacrée, c'est-à-dire *intouchable, inviolable*...

Peut-être que ce n'est pas par hasard que, parmi les héros et héroïnes du livre, se trouve un psychiatre, Irfanka Pašagić, un général *antimilitariste* (permettez-moi l'oxymore), Jovan Divjak, et deux personnes croyantes, Pero Sudar déjà cité et sœur Maria Admirata Lučić : toutes ces personnes sont engagées dans les tranchées de la pensée, d'une guerre immédiate, dans les tranchées du pain quotidien, toutes attentives aux corps sacrés, esprits à protéger, êtres sans défense à défendre et enfants à qui fournir des repas et des livres chauds... Seulement qui s'est agrippé à cette très lucide raison humaine a vu tout de suite l'horreur dans laquelle le Pays allait être traîné, et a su, durant la crise guerrière, garder la tête haute et ne pas se laisser fasciner par la splendeur des armes, avec lesquelles on possède le corps des autres. C'est à des personnes ainsi faites qu'a été confiée la véritable reconstruction du pays, mais accomplie seulement en partie dans de nombreux domaines, des années et des années après la fin des hostilités. Luca Leone rend hommage aux « constructeurs » obstinés, femmes et hommes, et les voit à l'œuvre et étudie surtout un secteur spécifique et universel, celui de l'Éducation, de l'École, de la Formation (ce n'est encore pas par hasard que tous les noms cités ci-dessus y consacrent une grande part de leur temps). Le présent de

ce secteur, en Bosnie-Herzégovine, est fait de divisions, d'entrées séparées dans les amphithéâtres pour les étudiants de confessions différentes (surtout en Herzégovine, dans l'indolente et lumineuse Mostar), de programmes non partagés, tout comme les alphabets - cyrillique et latin - utilisés à la discrétion des enseignants, non pas pour unir mais pour souligner les appartenances. Par chance, des écoles « privées » se distinguent, mais sont multiethniques – plutôt « multinationales », comme l'auteur l'écrit très justement -, comme les écoles catholiques de Sarajevo, gérées selon le principe de la pluralité. D'autres mécanismes, au contraire, ne se distinguent pas, surtout les postmodernes : les points attribués aux enseignants par le Directeur de chaque établissement, qui peut déterminer le recrutement pour l'année scolaire suivante, comme aussi le choix des livres de textes, toujours « suggéré » par les dirigeants scolaires et adoptés par les enseignants, sous peine, encore une fois, d'une diminution des points... C'est autre chose que la liberté de l'enseignement ! Ici, comme dans notre Occident (sous d'autres formes, mais plus pour longtemps...), il y a seulement une invitation à baisser la tête, à obéir, sans recherche, sans échange d'informations, sans dissidence possible qui ne soit aussitôt sanctionnée et expulsée (ici mes trois « sans » s'ajoutent à ceux de Leone).

Il y a eu une phase dans l'histoire récente, grosso modo les premières années après la Libération, durant laquelle c'étaient les peuples - ou au moins leurs soi-disant représentants - qui « punissaient », parfois sur un mode brutal et violent, parfois avec indulgence et compassion : dire, de l'ennemi d'hier à peine, « qu'il soit puni ! », ou au contraire « il est des nôtres ! » comportait de la responsabilité et de l'arbitraire, de l'élimination ou de la cooptation, et en fonction de l'équilibre entre ces deux termes, les nations fondées ou refondées ont grandi avec des degrés différents de haine dans leur propre peau. Maintenant, ce

sont les peuples qui se mettent en rang devant le peloton d'exécution, comme cela s'est fait pendant des siècles : des rafales de lois du marché partent, de gestion des prix, de sexisme et de racisme, d'accaparement des ressources hydriques, et à la fin bombes sur bombes si les peuples, ou mieux leur soi-disant représentants, ne plient pas et veulent faire par eux-mêmes, comme des petits boss de quartier. Ou encore on désigne les élections comme étant des truquages, des pièges pour les démocrates, simple alternance au pouvoir de classes de même souche, dont seuls les noms changent, mais les innovateurs sont presque toujours plus terribles, par rapport aux vieux monstres. La Bosnie-Herzégovine semble être une expérience, réussie !, de ce que nous allons subir, tous, peuples d'Orient et d'Occident. Pour faire front à tout ceci, une bonne dose de calme et de certitude dans les perspectives est nécessaire, pour reconstruire une pensée capable d'aller au-delà de soi-même, prenant en compte la matérialité des rêves de toutes les personnes qui habitent la Bosnie-Herzégovine, insomniaques et fébriles, et le monde entier. Leone donne une contribution solide à tout ceci, et un enseignement : ne jamais abandonner les lieux qui nous ont traversés, même pour peu de temps, et en prendre soin,

les porter toujours avec soi, y retourner quand c'est possible. Sans en faire une carrière, c'est évident, en se souvenant de Disraeli (« L'Orient est une carrière »\*\*, et la Bosnie-Herzégovine l'est devenue pour beaucoup, offrant souvent des solutions à des vies très fermées, ici en Italie), mais aussi en parlant et en agissant avec nos sœurs et nos frères voisins, séparés de nous par des fractures injustifiées, par une terre stupéfaite qui s'ouvre entre leur regard et le nôtre, parfois sans remède. Et que ceci soit le dernier « sans », de cette postface et de ce livre.

Gianluca PACIUCCI (Trieste)

\*Alberto Arbasino, *Un Paese senza*, Milano, Garzanti, 1980, ne semble pas avoir été traduit en français à ce jour.

\*\* Je donne de cette affirmation de Disraeli une lecture moins noble que celle d'Edward Saïd dans les premières pages de *L'Orientalisme* (Le Seuil, 1980, 2003) que je rapporte ici : « Quand Disraeli affirme dans *Tancredi* que 'l'Est est une carrière', il entend dire que l'intérêt pour l'Est peut devenir, pour quelques jeunes et brillants Occidentaux, une passion capable de prévaloir sur toute autre, il ne s'agit certainement pas que de la seule possibilité de trouver un emploi ».

## *L'Editorial du « Monde »*

### *Un prix Nobel de la paix amplement mérité*

LE MONDE | 13.10.2012 à 18h19 • Mis à jour le 13.10.2012 à 18h19

En ces temps de défaitisme européen, l'attribution du prix Nobel de la paix à l'Union européenne (UE) doit être accueillie avec joie. Il s'agit d'une reconnaissance pour le chemin parcouru et d'un encouragement pour l'avenir.

C'est un projet politique que salue le Comité Nobel. L'Europe n'est pas la somme de ses graves difficultés économiques de l'heure. Elle est une volonté politique, celle de fonder la paix sur une communauté de valeurs qui ne nie pas les nations mais les sublime.

Le chemin est difficile. Le Monde le sait. Il a soutenu de manière indéfectible la construction européenne depuis son lancement, lors de la déclaration Schuman, le 9 mai 1950, qui proposait la mise en commun du charbon et de l'acier. Décelant "une proposition révolutionnaire", Le Monde a salué le lendemain "une contribution qui pourrait être décisive pour la cause de l'union européenne et de la paix".

Cette initiative a offert au Vieux Continent soixante années de prospérité et de paix. Celles-ci ont aussi été assurées grâce à la protection de l'OTAN et aux aides américaines. Mais rien n'eût été possible sans la réconciliation franco-allemande. L'entente entre Paris et Berlin est laborieuse, rugueuse, comme en témoigne l'échec de la fusion entre les groupes aéronautique EADS et British Aerospace. Mais elle est fondatrice, indispensable.

L'Union européenne a survécu à la chute du mur de Berlin, traumatisme mal avoué pour les

Français, qui voyaient dans l'UE une France en grand. Entre-temps, l'élargissement aux pays de l'Est est intervenu. Il est un succès, comme en témoigne le décollage économique de la Pologne. Il existe certes de sérieuses menaces antidémocratiques en Hongrie et en Roumanie, mais la situation y serait plus délétère encore si ces pays étaient restés aux marges de l'UE.

Reste l'euro. Le Monde a défendu le "oui" au traité de Maastricht en 1992. Il le referait aujourd'hui. Sans états d'âme. Là encore, le projet était politique. Le traité était incomplet, la monnaie unique comportait de graves failles de construction. Ces défauts sont en passe d'être corrigés.

L'UE reçoit un prix Nobel de la "paix intérieure". Impuissante lorsqu'éclate la guerre en Yougoslavie, elle n'a pas su devenir une force extérieure singulière. Entité commerciale internationale, elle n'existe pas militairement, diplomatiquement, bref politiquement - autrement que par l'exemple qu'elle donne. L'eurodéputé Vert Daniel Cohn-Bendit demande l'attribution à l'UE d'un siège au Conseil de sécurité de l'ONU. Illusoire : le pacifisme allemand est inconciliable avec les vellétés de puissance britanniques ou françaises.

Le choix du comité pose à l'Europe une grave question : nul ne sait qui, du président de la Commission, José Manuel Barroso, ou du président du Conseil européen, Herman Van Rompuy, prononcera le discours du récipiendaire. Peut-être serait-il temps, enfin, de fusionner ces fonctions. L'Europe aurait aussi un visage.

[http://www.lemonde.fr/a-la-une/article/2012/10/13/un-prix-nobel-de-la-paix-amplement-merite\\_1775053\\_3208.html](http://www.lemonde.fr/a-la-une/article/2012/10/13/un-prix-nobel-de-la-paix-amplement-merite_1775053_3208.html)

*L'Eolienne présente :*

« *La Métamorphose* »

Fête du Livre, septembre 2012, Breil/Roya

**U**ne petite chenille dans son cocon qui devient papillon.  
La saccharose me métamorphose.  
Je me pose, telle une goutte d'eau sur sa rose, ni Ange, ni Démon,  
Je ne suis qu'éphémère comme un petit papillon dans l'air !  
Ma vie m'appartient, je suis mon chemin, et main dans la main, comme un sceau sur un parchemin,  
Aujourd'hui plus qu'hier et moins que demain.  
Moi, quand je me regarde dans la glace, je ne sais plus où est ma place.  
Une fois maigre, une fois grosse, voici ma métamorphose.

Carole P.

**L**a métamorphose  
La métamorphose, c'est ce qui se transforme, ce qui change.  
Les voyages, c'est bien mais encore faut-il ne pas être atteint de psychose, ne plus malheureusement vivre en lieu psychiatrique.  
Mais comment arriver à la guérison ?  
Aidés par la jeunesse, on est bien côtoyé, mais encore faut-il arriver malgré tout à l'âge adulte et garder l'esprit jeune, une balance entre les deux !  
Ah mon petit Pat' adoré, il lui en aura fait vivre ! Mais enfin, on ne peut pas transformer (métamorphoser) quelqu'un !

Roselyne J.

**L**a métamorphose est un changement de forme,  
Cela peut évoquer la pensée comme la matière,  
Cela peut concerner aussi un bébé qui se transforme en adulte,  
Une fleur se métamorphose en fruit,

Une pousse d'arbre se transforme en gigantesque arbre,  
De la peinture en tableaux.  
Qui étais-je dans le passé ?  
Un être peut être très triste comme métamorphosé par ses sentiments de joie,  
Le pollen des fleurs devient autre chose de comestible,  
L'eau devient de la neige, le blanc d'œuf des blancs en neige.  
C'est souvent la forme des choses que l'on trouve modifiée ;  
L'or en poudre se métamorphose en lingot,  
Le chocolat en gâteau.  
La métamorphose est changement d'être,  
C'est ce que perçoit l'autre soi-même en quelque sorte.  
Un œuf, un poussin !

Catherine C.

**L**a métamorphose évoque pour moi le poisson caméléon,  
Qui sait se confondre avec le corail qui l'entoure et qui le rend intouchable vis-à-vis des autres animaux marins plus ou moins prédateurs.  
La métamorphose me parle aussi de certains serpents,  
qui muent et abandonnent leur anciennes peaux.  
Avec la mort, on change de peau : dépouille qui retourne à la poussière,  
Voilà ce que la métamorphose évoque pour moi !

Luc E.

**L**a métamorphose évoque le besoin de se dématérialiser dans un autre genre d'êtres, de végétal,  
La métamorphose est un engagement d'un sujet vers un autre état,  
La métamorphose me fait penser à moi, à l'Autre, à une autre matérialisation de l'Homme, à l'animal,  
à un objet qui change vers un autre objet.

La nostalgie naît en moi quand les arbres se métamorphosent en automne !  
Le crépuscule évoque la métamorphose vers le soir et après la nuit,  
La métamorphose du corps d'une mère après la naissance d'un bébé,  
Le renoncement à la vie, le retrait de la vie, la mort, la maladie sont aussi une métamorphose.

Monique L.

**H**istoire d'O  
Un practidose vous mène à la métamorphose, les médicaments à être autre chose.  
Comme un papillon qui prend l'avion, comme une paire de lunettes qui joue des castagnettes !  
Comme un éléphant, il a le nez qui trompe !  
Et quand dans le lavabo, il n'y a plus d'eau bue, tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse !  
Le Rohypnol endort Popol !  
Avec Prozac on fait crac-crac !  
Hello, le Solian brille, brille, brille !  
Le Duphalac passe à l'attaque et le Tranxène entre en scène !  
Tandis que les neuroleptiques jouent un concerto symphonique, les correcteurs font leur beurre !  
Enclin à la Lepticrose, je vois des p'tits culs roses !  
L'essai est-il transformé ?

Patrick D.

**M**étamorphosé vif en Edelweiss !  
C'était par un beau matin de printemps. Le soleil brillait dru sur les roches et les neiges éternelles ! Avec 3 camarades de varappe nous étions en train d'escalader le Cervin (3925 m), qui domine un canton Suisse (Les grisons) ?  
« Toujours plus haut, toujours plus fort, toujours ensemble ! », telle était notre devise au Club Alpin Français.

Or, il advint qu'après un passage délicat en bascule (5A), après avoir posé des broches à glace dans cette roche friable, un morceau de rocher se détacha de la paroi et vint semer l'effroi dans un troupeau de bouquetins ! Etait-ce l'effarement, la surprise ou l'agacement, toujours est-il que leur chef fonça droit sur notre petit groupe et, tel un magicien des cimes, me métamorphosa en Edelweiss !

J'étais en queue de varappe quand cette métamorphose, tel l'éclair, me foudroya !  
D'abord ce furent mes lourds brodequins qui se transformèrent en une touffe moussue et duveteuse. Puis, mon tronc et mon torse prirent l'allure d'une majestueuse tige avec deux ou trois feuilles poilues. Enfin, ma tête et mon sac devinrent cette corolle immaculée avec sa couronne de petites fleurs blanches. J'étais transformé en reine des cimes du Matterhorn !  
Mes camarades rapidement comprirent le danger de la situation ; Il fallait me redescendre au plus vite dans la vallée si je ne voulais pas être définitivement transformé en cette jolie plante solennelle dont la cueillette est interdite !  
Depuis la barre des éperons où nous étions installés, jusqu'à l'éperon Winckler, il y a 1700 mètres de dénivelés Les anges gardiens de notre équipée sauvage, réussirent le prodige de me redescendre en me portant sur une nacelle improvisée. Je dois à leur courage et à leur témérité mon salut !

En bas, je réussis à reprendre mon apparence primitive !

Moralité :

Ce n'est pas parce qu'on est le plus haut en altitude qu'on est le plus puissant ; certaines bêtes à cornes, à l'équilibre inconditionnel auront tôt fait de le rappeler !  
On est aidé et protégé par des camarades de sport, quelle que soit la discipline choisie, à condition qu'il y ait péril en la demeure !

Philippe R.



**UN petit long mot pour dire combien la Fête du Livre à Breil-sur-Roya (Alpes-Maritimes) fut belle** pour les dix résidents qui participaient cette année, pour Stéphanie et moi-même qui les avons accompagnés aussi. La Fête du Livre, deux mondes que tout oppose et qui se rencontrent, qui collaborent au travers une même activité et qui partagent quelque chose d'utile pour les uns et les autres. Deux mondes qui vivent ensemble des apprentissages, échangent leur pratique, s'associent dans la réalisation d'une activité commune. Et, tandis que l'individu handicapé donne du sens à sa vie, la femme, l'homme et l'enfant donnent du sens au handicap. Et s'il avait un rôle ? Peut-être que l'ouverture sur l'extérieur, c'est remettre dans le bon sens, le regard de la société sur la différence !? La Fête du Livre, un rendez-vous de presque dix ans ! Un travail en partenariat avec la mairie, les écoles, la bibliothèque! Une invitation de la municipalité faite aux résidents de l'Eolienne, de participer, apporter leur contribution, leur créativité, aux diverses manifestations locales! Une intégration à la vie du village de Breil qui a contribué à développer la tolérance de la population et des élus locaux, habitués et sensibilisés désormais au problème du handicap. Certes, peu de participation des villageois pour ces travaux d'écriture et de lecture sur le thème de la métamorphose, ça les changerait trop ! Qu'importe, l'Eolienne de l'hôpital de Breil était là, accueillie chaleureusement par une municipalité au grand complet ! Spectateurs de choix remarqués par des résidents, sensibles à la considération que leur portent les élus locaux. Des élus attentifs et à l'écoute, il faut le dire, depuis toujours assidus des prestations des résidents de l'Eolienne, sans cesse surpris par la qualité et l'originalité de leurs écrits. C'est vrai, la plupart ne manque jamais ce rendez-vous, se souviennent de travaux anciens, d'histoires racontées qui les ont marqué et ému. Leur présence semble transformer les doutes des résidents en certitude, quant à leur citoyenneté. Un juste retour, notre service contribuent

depuis des années à faire bouillonner la vie du village.

Temps d'échange inestimable. Inutile de dire combien cette expérience est revalorisante pour les habitants de l'Eolienne qui désormais sont rôdés et gèrent seuls leur prestation. Diction parfaite, ils mettent le ton, se permettent l'humour, l'improvisation, font rire, émeuvent. Ils surprennent, cassent les idées reçues, invitant les gens à un autre regard sur la maladie. C'est sûr, une véritable réussite !

Belle prestation donc, suivie d'un échange autour d'un petit buffet sucré, une occasion de plus pour eux de répondre aux questions du public quant à leurs textes, de s'entretenir sur de grands sujets, parfois même d'évoquer leur vécu quotidien, leur différence. Pas de doute une métamorphose ! Les résidents sont au cœur de leur prise en charge, à cet instant, sujets de leur vie ! Pour nous, moment magique, qui remet du sens à ce que nous faisons. Le sentiment d'avoir cultivé ce qui n'est pas malade en eux, d'en avoir fait quelque chose. L'invitation à poursuivre le chemin à leurs côtés. Patrick exprimera qu'à cet instant, ils ne sont plus considérés comme des fous, mais comme des gens sensés. Qu'ils ont une autre étiquette ! Monique, que ce fut un plaisir qui lui a apporté beaucoup d'expérience ! L'an passé Evelyne disait toute l'importance pour eux de se sentir responsables ! « Le monde entier nous a pris pour des gens normaux ! Nous sommes des vedettes ! » Et Olivier insistait sur le plaisir de faire quelque chose qui porte, tandis que Nelly exprimait son plaisir de voir tous ces enfants qui les admiraient et la responsabilité qu'ils ressentaient à leur égard... ! Roselyne évoquera de la fatigue positive, une belle satisfaction, sa joie, les bénéfices pour elle de cette expérience ! Jean-Marc à cheval entre deux mondes, questionnera solennellement à l'issue de la représentation. Il veut savoir qui a eu le prix Nobel ! Douce expression de sa « folie », si bien venue au final, laissant les gens entre stupéfaction et émotion ! Une plongée pour eux au cœur d'un univers inconnu, bardé d'idées reçues et de mauvaise presse, qui prend

tout à coup une autre allure, qui les rassurent plutôt que les épouvanter, qui les interroge sur cet homme capable de tant d'adaptabilité, d'humour, de sociabilité, d'inattendues extravagances au parfum de génie ! L'étonnement semble prendre le pas sur la peur et donner champs libre à la réflexion !? Comme à chaque fois, Nicolas, s'est spontanément présenté à moi, le matin même avec plusieurs de ses œuvres. Il a mis dans ma main celle qu'il souhaitait voir dans la petite Livre. Une merveille ! Il a assisté aux photocopies de son tableau, il ne s'éloigne jamais trop loin de ses peintures ! Cécilia est venue me remettre à la dernière minute trois petites phrases de sa composition, qu'elle m'invitait à garder précieusement, mais qu'elle ne souhaitait pas voir paraître ! Annie, Serge, désolés de ne pas avoir écrits cette année, parce qu'ils se sentaient fatigués, promettent leur participation l'an prochain ! Anne-Marie, qui n'a jamais écrit à cette occasion, est pourtant venue de son gré dire qu'épuisée, elle ne se sentait pas de descendre au village pour encourager le groupe dans sa prestation ! Charlie enfin, l'Ancien de la structure, a demandé si on allait lire au village... !

Ainsi, chacun est venu déposer quelque chose, une petite contribution quand-même à la vie de l'Eolienne qui indique combien ils sont au fait de ce qui s'y passe, une petite pierre ajoutée à l'élan de vie de la structure. Dire peut-être que malgré les limites posées par la maladie, ils sont bien là ! Des petits signaux précieux de leur désir, pour les accompagner une autre fois, qui sait, à faire un petit pas de plus ! Quasi dix ans de Fête du Livre, 25 résidents au moins qui ont déjà écrit, l'ensemble c'est sûr, qui ont, d'une façon ou d'une autre participé !

Nous restituons enfin à chacun leurs travaux, par le biais d'un petit livre relié qu'ils garderont précieusement ou qu'ils offriront à des êtres chers. Un soin particulier est apporté à l'esthétique de ce recueil, comme un hommage rendu à leur œuvre, une esthétique à laquelle ils sont particulièrement sensibles. Un petit livre qui vient acter leur participation, en

tous cas, leur capacité à faire... Un petit morceau d'eux même qui a fait le mur !?

Une activité qui permettra d'engager, de poursuivre, d'affiner avec chacun d'eux, les projets, les objectifs en cours ou à atteindre, quelle que soit leur envergure. Un travail thérapeutique, un prétexte au soin l'air de rien ! En bref, avant, pendant, après, les activités mettent le patient au cœur de sa prise en charge, balayent l'ensemble de son environnement et nécessitent la contribution de l'ensemble de l'équipe pluridisciplinaire ainsi que des intervenants extérieurs : esthétique, Arts plastiques, théâtre...

Mais ne nous y trompons pas, il s'agit d'un travail de longue haleine qui ne supporte aucune économie de temps, ni de moyens ! Un travail qui doit être porté, soutenu par l'ensemble de l'équipe et des résidents selon la philosophie du service. Une réussite qui ne peut se passer du travail exceptionnel réalisé en amont par l'équipe médico-socio-éducative et les intervenants extérieurs : esthétique, théâtre, Arts plastiques. La Fête du Livre comme toute autre manifestation ou déplacement au sein du village ou à l'extérieur, est l'affaire de tous ! Ici, tout est activité, tout est soin ! Les besoins sont restés les mêmes, seuls les moyens ont changé ! Revaloriser les aptitudes, justifier nos actions de soin devant l'opposition, négocier, reconforter, écouter, rassurer, protéger, surtout ne jamais lâcher prise et répéter sans relâche à chaque occasion les fondamentaux ! Nous sommes au cœur de la pratique et tout à coup je prends conscience du temps qu'il faut pour prendre soin. Mon objectif est-il qu'il se lave ou qu'il comprenne les bénéfices pour lui de le faire? Il faut du temps pour se poser les bonnes questions, du temps pour qu'ils élaborent les bénéfices d'une action qui les fait souffrir. Du temps pour poser les règles parfois contraignantes, tenter de les interpeller sur les repères communs à tous, sur leur responsabilité, afin qu'ils deviennent sujet de leur propre vie ! Il semble qu'avoir des

exigences à leur égard, c'est aussi leur rendre leur citoyenneté !

Aujourd'hui, qu'elle est la part laissée au patient pour vivre mieux sa maladie? Les activités extérieures, des prises en charge parfois à la dernière minute parce que respectueuses du temps du patient et qui représentent un travail considérable et surtout pas mal de stress. Mais c'est à nous de nous adapter au résident, non pas au résident de s'adapter à nous!

Alors, on galope partout, partagés entre les incontournables tâches quotidiennes du service, rendues toujours plus importantes et dévoreuses de temps, malgré leur futilité pour certaines, et ce que je crois être l'essentiel, la proximité, l'écoute, la relation d'aide! A croire que tout est fait pour nous éloigner du sujet... ! Dans la culpabilité aussi d'abandonner les collègues dans ces tâches, pour d'autres non moins utiles, mais qu'au fond, le monde s'arrange à considérer comme superflues et accessoires, quand elles sont pourtant le fondement du soin. Mais qu'importe la façon pourvu qu'on ait bonne presse !

Je me souviens du temps où Lucie nous détachait pour ces moments exceptionnels, qu'elle jugeait primordiaux, afin d'instaurer des échanges avec le village et favoriser l'intégration des résidents, sans pour autant négliger les autres dimensions du soin.

Je me souviens que les gens du village nous donnaient un coup de main : prêts d'outils, don de matériel et de matériaux, participation...En ce temps-là, les portes n'étaient pas fermées, c'est vrai, pas de frontière actée entre le dedans et le dehors des murs, c'était un tout !

On faisait un boulot de fous, mais la réussite et la joie que nous renvoyaient les résidents, l'ambiance généreuse et chaleureuse de cette petite entreprise à dimension humaine où tout le monde avait sa place, engendrait chez chacun de nous le désir et l'envie et suffisait à contrebalancer le sentiment d'impuissance face à la maladie.

Nous ne guérissions personne, mais nous soignions chacun !

Je me souviens de nos moments de réflexions et d'échanges cliniques qui faisaient évoluer notre pratique. Dimension de recherche, théorisation, devenues au fil du temps impraticables, remplacées par d'autres temps, où l'on calcule le temps pour ne pas en perdre! Faillite de la raison !? Voilà! La Fête du Livre, presque rien, mais rien que du bonheur qui fait oublier pour quelques instants, l'envie de fuir l'incohérence et la folie de la politique de soin, la peine aussi !

Oui, je crois que je ne vais plus bien! Peut-être parce que ce jour-là, partagée toute la journée entre la finalisation des travaux par les résidents pour ce rendez-vous essentiel, les médicaments, les soins, le téléphone, la visite du médecin, les demandes diverses émanant de toute part, la gestion des impondérables et j'en passe, il fallut aussi aller chercher le carnet de bord de la voiture et le faire signer par l'administration pour faire les 500 mètres qui nous séparaient de la chapelle [des Disciplinants de] Sainte Catherine [lieu de la manifestation]!!! C'est bête n'est-ce-pas ? Mais ce petit détail, je m'en souviens, il m'a rétamée ! Qu'en est-il du confort de fonctionnement, qu'une structure de si petite dimension pourrait encore se permettre pour gagner du temps ? Qu'en est-il de la liberté de circulation pour des hommes et des femmes en placement libre, soumis pourtant sans cesse à produire un laisser-passer au nom de la qualité et de la gestion des risques !?

Ceci n'est pas une plainte, tout au plus une constatation de la difficulté rencontrée à faire un travail satisfaisant! Comme un sentiment d'avancer chargée de valeurs respectables et d'être tirée en arrière tout le temps ! Comme si, il fallait tout détricoter! Un épuisement qui vaut bien une pincée de résistance, à l'égard de choix de société que je ne peux partager, compte tenu de mon quotidien auprès des résidents en souffrance et de par ce que mon expérience professionnelle m'a appris ! Des choix de société dont les retentissements terrifiants résonnent déjà à mes oreilles.

Marie-Laure Solet (Breil/Roya)

## *Dires et dérives de la psy*

Un courant de pensée : le psychisme ; deux rives : les lacaniens, les freudiens. Sous prétexte de soigner le psychisme, certains « pseudo-médecins » peu scrupuleux s'abandonnent aux dérives de la psy/chiatrie/chothérapie/chanalyse et entraînent avec eux bon nombre de malades plus ou moins lourds. Dans son service, le psychiatre est roi !!! Personne pour le surveiller. Il est le seul maître à bord dans son unité.

Il ne faut surtout pas abandonner un malade suivi en psychiatrie. L'entourer, l'accompagner dans son parcours sont nécessaires à son rétablissement, même si parfois la situation est difficile.

La psychiatrie est un domaine qui fait peur. En effet, la psychiatrie est – j'ose le dire – un monde parallèle à celui du commun des mortels... !

O,n peut y faire notre univers. C'est en cela qu'il faut en avoir peur... Peur d'y trouver son équilibre, un toit et bien souvent une autre famille. Celle-ci nous apaise, nous reconforte chaque jour, ne juge pas et nous aide à travers toutes les difficultés rencontrées. Faire de la psychiatrie son quotidien est quelque part dangereux, que l'on soit soignant ou soigné. Même les médecins sont concernés. Ils sont le cerveau et sont à la tête du service. Comment ne pas se tromper ? Quand et comment prendre les bonnes décisions ?

Les pathologies sont immatérielles... Seuls quelques signes sont parfois perceptibles, le reste du temps, c'est le savoir qui apporte le diagnostic ! A première vue, certaines fois, rien ne distingue un patient d'un autre être humain... La maladie est sournoise et ne se montre pas. Elle est interne... Et bien souvent, ses conséquences ne sont pas évidentes, car lors de l'enfermement, les comportements changent. Les traitements pris (plus ou moins forcés) atténuent les troubles. Mais une fois à l'extérieur du service, les vieux démons resurgissent. Alors que diagnostiquer ?

Lors de l'hospitalisation, les conflits disparaissent, les tensions sont moins vives et les médicaments font le reste. Il n'y a pas de miracle. Ce sont les traitements qui font le nécessaire, à condition de trouver les bons...

Alors, comprenez-vous que le danger est partout... ?

Faut-il en vouloir aux psychiatres, lors de la prise de décision ? S'il vous plaît, ne jugez pas trop vite ces « responsables » du mal être de l'humanité. En effet, ce sont eux qui ont en charge/pour responsabilité la guérison mentale de l'être humain.

Ils sont seuls face à tous. Leur chemin est boueux et les à-côtés [sic] sont instables. Leur tâche est délicate et leur implication est profonde et lourde de conséquences ! Et cela quel que soit leur maître absolu. Alors, après réflexion et avec un peu de sagesse : sont-ils plus à plaindre ou à blâmer ? Réfléchissez ! La psychiatrie, un long fleuve tranquille ???

B.F. (83), septembre 2012

## *Lettre à Etty*

Nous remercions très vivement Joan-Pau Creissac\* de nous avoir confié sa *Lettre à Etty* en version française et en version originale occitane. Etty Hillesum (1914-1943), jeune femme juive hollandaise, a écrit pendant deux ans un exceptionnel journal, *Une vie bouleversée* (Points Seuil, 1995), où s'exprime un questionnement d'une très grande richesse sur Dieu, l'amour, la littérature (notamment la littérature russe et l'œuvre de Rilke) et même sur une thérapie singulière qu'elle a suivie. Elle a aussi écrit des lettres à ses proches, publiées dans le même volume, jusqu'à sa déportation à Auschwitz, où elle est morte le 30 novembre 1943.

\*Joan-Pau Creissac né en 1955 à Montpellier, vigneron coopérateur à Montpeyroux, village en piémont du Causse du Larzac, est l'un des animateurs des éditions Jorn fondées en 1980, consacrées à la poésie occitane contemporaine. Il a publié un recueil de poèmes en 1988, *Correspondéncia*, paru aux éditions fédérop. Lauréat du Prix Jaufre Rudel en 1989, membre du Pen Club de Langue d'Oc.

<http://federop.free.fr/auteurs/j.p-creissac.html>

**« La vie est belle et pleine de sens dans son absurdité »**

(Une vie bouleversée, Etty Hillesum)

Pourquoi ai-je le désir de parler avec toi  
Etty ?  
Pourquoi aujourd'hui par-delà le temps,  
Ton message m'est parvenu aussi fort ?  
Comme si au-delà de la mort  
Du fracas humain  
Tu nous révélais des choses indispensables  
Pour vivre malgré tout  
Non pas en martyr  
Mais en simple humain  
Dans sa fragilité même  
Son désarroi, ses peurs et sa foi  
Qui parfois pourrait nous paraître si  
naïve...

**« je ne parviens pas à haïr les hommes »**

Tu te rappelles à nous, Etty  
Dans ton élan, ta jeunesse,  
Ton appétit de vivre,  
D'apprendre, de rencontrer.

Et surtout de donner un sens à ta vie  
Dans l'horreur de la déportation  
Dans la boue de cette société  
En pleine déroute  
Quand la seule loi est celle du plus fort  
Le droit de vous exterminer.

**« dans ce monde saccagé, les chemins les plus courts d'un être à un autre sont des chemins intérieurs »**

Et aujourd'hui, Etty,  
Je me sens proche de toi  
Juif profondément,  
Frère de tes pensées  
Comme si ton histoire devenait mienne.

Je sais maintenant que beaucoup  
Ne voulurent pas vous comprendre  
C'était si simple de vous accuser

De penser qu'il y avait de bonnes raisons  
Pour vous exclure de la vie ... Ainsi...

Est-ce que vous étiez encore des humains pour eux ?

Souvenirs d'inquisition  
De bûcher  
De supplice de la roue  
De pogrom...

**« il faut se contenter d'être »**

Etty  
Ta vie est un long cri pour l'humanité  
Qui retentit longtemps en moi.

Nous ne pourrons jamais être aussi forts que toi  
Pour affronter l'indicible horreur  
Peut-on appeler cela la foi  
Ou alors est-ce une force intérieure  
indestructible  
Une personnalité pétrie à la fois de sensibilité  
De compassion et d'une grande lucidité ?

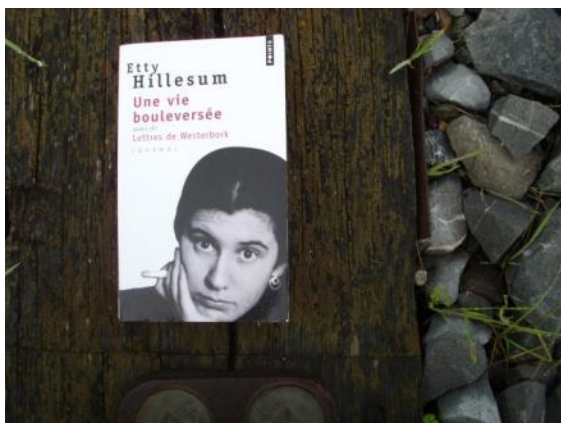
**« être à l'écoute de ce qui monte de soi »**

Avec toi Etty  
L'âme humaine set nue  
Comme dans un miroir,  
Une source claire  
Entre bonheur et effroi  
Nous nous y reconnaissons...

Aujourd'hui, cheminant seul dans le soir  
Au travers des herbes sèches du Causse  
Monte en moi cette paix intérieure  
Au creux de ton silence  
La force de la vie  
La force de toi en moi.

**« Les mots doivent accentuer le silence »**  
**Etty Hillesum**

J.P. Creissac 2006 (traduit de l'occitan)



## **Letra a Etty**

*« Polida es la vida , comola de sens dins son absurditat »*

*(Etty Hillesum , una vida tresvirada , quasern 41-43)*

*Perqué aguère lo desir de parlar amb tu,  
Etty ?*

*Per delà lo temps*

*Perqué ton messatge m'es arribat uòi,  
tant fòrt ?*

*Coma se de l'autra man de la mòrt  
del fracàs de l'uman*

*nos disiás causas indispensables*

*per viure malgrat tot*

*non pas en martiri*

*nani*

*en simple uman*

*dins sa quita fragilitat*

*dins son desvari*

*sas paur e sa fe*

*que de còps nos semblariá tant nindia ...*

*« capite pas d'asirar los òmes »»*

*Te rapelas a n'autres , Etty ,*

*dins lo vam de ta jovença*

*dins ton apetés de viure,*

*d'aprene, de rescontrar*

*Escriure per balhar sens a la teuna vida*

*dins la negror de la desportacion*

*dins lo fangàs d'aquela societat en plena  
desbarruta*

*que la sola lei es la del mai fòrt*

*ont vosautres, josieus, i avetz pas mai de luòc  
per viure*

*« Dins aquel mond bassacat los camins mai  
corts*

*d'un èstre a un autre son camins interiors »*

*E uòi , Etty, me sentisse pròche de tu*

*josieu al fons de ma sang*

*frairenal de tas pensadas*

*marcat per ton istòria coma s'èra meuna*

*Sabe, ara, que lo mond, per granda part*

*vos volguèron pas comprene*

*Era tant simple de vos acusar*

*de pensar qu'ì avia bonas rasons*

*de vos forabandir de la vida...aital !*

*Es qu'erètz encara d'umans per eles ?*

*Remembres d'inquisicion*

*de lenhièrs*

*de ròda de borrèl*

*de pogrom...*

*« Se cal contentar d'èstre »*

*O Etty !*

*ta vida es un long crit*

*per l'umanitat*

*que restontís longtemps en ieu*

*Jamai serem tant fòrts que tu*

*per afrontar l'òrror indicible*

*Es qu'aquò se pòt sonar la fe ?*

*que tant me'n sentisse despoderat...*

*Es qu'es ta fòrça interiora tant granda*

*ta sensibilitat, ta compassion*

*ta luciditat davant l'absurditat d'èstre ?*

*« èstre a l'escota de çò que poja de se »*

*Amb tu Etty*

*l'arma umana es nuda*

*nos i podem mirar a l'endedins*

*coma dins un gorg clar*

*entre esglai e bonur...*

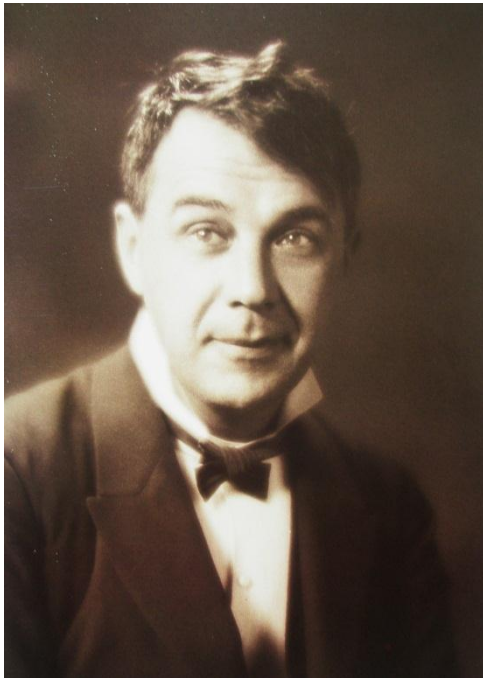
*E uòi dins lo vespre de l'estiu  
pels pelencs del Cauce dessecat  
en caminant sol  
me ven aquela patz interiora  
al cròs del teu silenci  
la fòrça de la vida  
la fòrça de tu en ieu...*

**« Los mots devon accentuar lo silenci »  
(Ety Hillesum)**

Joan-Pau Creissac

## **Présentation**

[La nouvelle traduction en français du *Néron* de Dezsó Kosztolányi, due à notre ami Thierry Loisel, va paraître sous peu aux Editions Non Lieu (Paris). Nous remercions donc très vivement le traducteur de nous avoir confié sa présentation très fouillée de l'œuvre de ce très grand écrivain hongrois].



KOSZTOLANYI Dezsó

*Sregolato volere non è volere  
Ma gli è furore  
Claudio MONTEVERDI<sup>10</sup>*

Dans une lettre à Maxime Gorki, suite à leur rencontre en Italie, Kosztolányi évoque en ces termes les circonstances qui ont présidé à sa décision d'écrire un roman sur l'empereur Néron :

*J'ai conçu l'idée de ce livre à Rome ; alors que je flânais dans la Ville éternelle, j'ai vu les Latins d'aujourd'hui, les Italiens, j'ai entendu la langue latine d'aujourd'hui, l'italien, et j'ai imaginé que le passé classique ne ressemblait pas à ce que nous lisons dans les poésies théâtrales ou dans la rigidité des essais historiques, et que Néron et Sénèque ne parlaient certainement pas comme de purs classiques latins<sup>11</sup>.*

D'emblée, l'expérience d'un lien entre passé et présent, Antiquité et modernité, apparaît essentielle. Dans le texte d'une interview accordée quelques années plus tard, il revient sur cet épisode et précise :

*J'étais seul dans une petite auberge du Trastevere. J'écoutais en silence les bavardages et les jugements de plusieurs personnages, de quelques artisans, qui buvaient du vin rouge et mangeaient des spaghettis à la table voisine. Et alors je me suis mis à penser qu'il y a un millier d'années aussi la vie avait dû être la même [...]. Au cours de la même soirée, je me suis retrouvé, plus tard, « chez Aragno ». Un groupe d'écrivains et de peintres parlaient et discutaient beaucoup. On argumentait sur les questions éternelles et insolubles de la littérature et de la peinture, de la beauté et de l'art, de la tradition et des expressions les plus récentes. Je me taisais. J'avais le sentiment de revenir en arrière, de remonter le cours des siècles, de rêver pour mon plaisir exclusif le*

<sup>10</sup>. « Volonté déréglée n'est pas volonté, mais fureur » ; *Le Couronnement de Poppée*, acte I, scène 9 (libretto de Gian Francesco Busenello).

<sup>11</sup>. *Lettre à Maxime Gorki* (écrite en italien), du 15 septembre 1924 ; dans KOSZTOLANYI Dezsó, *Levelek – Napló* [Lettres et journaux], Réz Pál (éd.), Budapest, Osiris Kiadó, 1988, p. 501-502.



*passé de Rome, la période de l'Empire, l'époque de Néron*<sup>12</sup>.

Tous les éléments du roman que Kosztolányi s'apprête à écrire se retrouvent ici résumés. Dans l'entretien qu'il donne au journaliste italien, plus complet que la lettre à Gorki, le romancier prend soin de préciser que cette expérience d'un lien entre modernité et Antiquité s'est répétée à deux reprises dans deux contextes quelque peu différents. Rêve et imagination ont su, à cette occasion, déclencher un voyage dans l'histoire par le simple biais de la vie quotidienne, mais aussi de l'esprit d'une langue, puis finalement de la question esthétique et littéraire : trois domaines, on le sait, chers au romancier.

Nous sommes donc, semble-t-il, déjà loin de la simple perspective du « roman historique »<sup>13</sup>.

Cette expérience inaugurale ne rend d'ailleurs pas compte d'un rapport tout aussi essentiel, qui établit une passerelle dans le sens inverse également. Si cette expérience le conduit, à travers le présent, à s'immerger dans le passé, le projet romanesque évoquant la lointaine Antiquité ne pourra guère être conçu sans être nourri de certains éléments du présent ou de l'actualité vécue par l'auteur. C'est ce que nous rappelle Harnos Ilona, épouse de l'écrivain, qui choisira dans sa biographie d'éclairer la naissance du roman par le recours à des éléments plus contemporains de la rédaction du livre, faisant allusion à la violente polémique littéraire qui opposa Kosztolányi, non seulement au poète Ady Endre<sup>14</sup>, mais aussi à l'écrivain Szabó Dezső, évoquant les circonstances de son départ houleux d'un journal conservateur, ou encore dévoilant cette inclination discrète de l'écrivain à se peindre parfois sous les traits de Sénèque ou de Britannicus, avant d'affirmer, plus généralement, que « presque tous les personnages du roman ont un modèle vivant et

en demi-teinte », confrères écrivains ou journalistes. Non sans malice elle précise avoir été elle-même identifiée à Poppée, bien que « chaque personnage – y compris Poppée – fut créé non à partir d'un personnage unique, mais de plusieurs »<sup>15</sup>.

Mais que ce soit dans un sens ou dans l'autre, tous ces éléments qui traversent le temps n'auront finalement leur raison d'être que s'ils sont replacés dans un projet littéraire global. Dans cette œuvre, l'écrivain, comme prend soin de le préciser Harnos Ilona, « n'exprime pas directement son opinion négative, mais peut parler plus librement à travers le porte-parole du passé latin ; il peut le déformer plus hardiment »<sup>16</sup>.

L'histoire, autrement dit, est d'abord un moyen de rendre l'écriture plus libre et plus audacieuse. Et si Kosztolányi reste étranger à tout projet de « roman historique », il l'est donc tout autant, en dépit des allusions ou clins d'œil à nombre d'éléments actuels ou biographiques, du « roman à clé ».

Ce qui intéresse le romancier, c'est d'abord l'existence d'une porosité entre les époques, qui lui offrira les moyens de traiter de thèmes et de sujets qui transcendent toute temporalité. Évoquer une période historique précise, certes, mais avec suffisamment de liberté pour provoquer chez le lecteur contemporain des questions et réflexions auxquelles il sera immédiatement et intimement sensible. L'histoire agit comme un filtre, ou comme une médiation de la vérité romanesque.

Il ne faut toutefois pas se méprendre. La liberté selon Kosztolányi ne consiste naturellement pas à traiter l'histoire à la légère. Il prendra certes quelque libertés avec celle-ci, avec la chronologie des événements, avec leur interprétation, il se permettra – consciemment ou non – un certain nombre d'anachronismes, inventera quelques personnages, fera l'impasse sur d'autres thèmes, personnages ou événements notables<sup>17</sup>, mais dans l'ensemble

<sup>12</sup>. Entretien avec Gustavo Brigante Colonna, du 4 mai 1928 ; document inédit aimablement communiqué par Takács László.

<sup>13</sup>. Mention qui figurera dans la première édition en volume du livre pour disparaître ensuite définitivement.

<sup>14</sup>. Sur ce sujet, voir plus particulièrement VERES András, *Kosztolányi Ady-komplexuma*, Budapest, Balassi Kiadó, 2012.

<sup>15</sup>. HARNOS Ilona, *Kosztolányi Dezső*, Budapest, Aspi Stúdió Kiadó, 2004, p. 247.

<sup>16</sup>. *Ibid.*

<sup>17</sup>. Respectivement : la mort de Britannicus est par exemple située de manière inexacte après la retraite de Sénèque ; celle d'Octavie précède le meurtre d'Agrippine ; Zodique et Fannius sont des personnages inventés ; l'incendie de Rome est à peine mentionné, le voyage en Grèce pas du tout ; Acté n'apparaît que dans une allusion anonyme, et

restera fidèle à l'historiographie néronienne, qu'il ne dénature pas au profit d'une invention détachée de toute assise historique. Contrairement à ce que lui-même et sa femme laisseront d'ailleurs croire<sup>18</sup>, et contrairement à ce que les critiques et les lecteurs auront longtemps préjugé à tort, Kosztolányi, nous le savons aujourd'hui, non seulement s'est largement documenté en cours de rédaction sur son sujet, en lisant les auteurs classiques tels Suétone, Tacite ou Dion Cassius, ou un certain nombre d'historiens modernes, mais il a en outre jugé opportun de faire contrôler son tapuscrit par un spécialiste éminent de la question, au titre de caution scientifique. Dans une lettre à son ami Révay József, qui est historien et philologue, il écrit :

*Si tu me le permets, c'est à toi que je présenterai en premier [le roman terminé], pour avoir l'avis d'un spécialiste. Il y a peut-être ça et là quelques clins d'œil (?). Mais il est vrai que j'ai énormément étudié<sup>19</sup>.*

Révay relira le tapuscrit et le renverra avec peu de corrections – quelques erreurs et plusieurs rectifications concernant l'orthographe de noms latins<sup>20</sup>. Lui aussi laisse l'auteur libre. Libre de choisir ses propres chaînes. Cet échange entre les deux amis pourrait certes suffire à cadrer avec précision les postulats et la méthodologie propre au roman : justesse historique et allusions à la modernité, dans les seules limites du « clin d'œil ».

---

Pétrone est totalement absent ; voir aussi quelques exemples parmi les anachronismes présents dans le roman, ici, p. 00.

<sup>18</sup>. « J'ai écrit le roman sur l'empereur Néron sans savoir à quelle époque il avait vécu ; ce n'est qu'ensuite que je me suis plongé dans Tacite, dans Suétone et Friedländer, pour remédier à mon ignorance » ; dans Id, *Nyugat*, 1933, n° 1, p. 4-8. Et son épouse de renchérir : « C'est tout juste s'il a lu les ouvrages d'historiographie, et la plupart de ceux-ci, uniquement après-coup, une fois le roman achevé et envoyé à l'imprimerie » ; dans HARMOS Ilona, *ibid.*

<sup>19</sup>. KOSZTOLÁNYI, D., *Levelek – Naplók*, lettre à Révay József du 1<sup>er</sup> mai 1921, p. 456 (le point d'interrogation est dans le texte).

<sup>20</sup>. Nous suivons ici les indications de la très belle et très complète édition critique du roman, publié en 2011 par Takács László ; Bratislava, Kalligram Kiadó.

En réalisant ce nouveau projet, Kosztolányi réitère son expérience engagée récemment dans le domaine romanesque. Nous sommes en 1921. Il vient d'achever son premier roman, *Le Mauvais Médecin*<sup>21</sup>, et sans même attendre la publication de ce dernier, s'engage aussitôt dans la rédaction de cette seconde œuvre, sans continuité apparente avec la précédente<sup>22</sup>. La mise en route est laborieuse, les premiers chapitres ont dû, selon HARMOS Ilona, être écrits et réécrits plusieurs fois. Mais une fois le rythme trouvé, Kosztolányi ne mettra guère plus de quatre mois pour mettre un point final à ce texte pourtant long et complexe dans sa structure<sup>23</sup>. Il se met au travail, vraisemblablement en mars, estime d'ailleurs avoir pris quelque retard, mais terminera finalement le roman dès le mois de juin<sup>24</sup>. Il sera aussitôt publié en feuilleton entre août et décembre dans la revue *Nyugat*, et le livre paraîtra en volume au cours de ce même mois de décembre 1921.

L'auteur ne donnera jamais aucune explication concernant son choix de prendre Néron pour thème. Il est un fait qu'il aime l'Italie, profondément, et depuis l'enfance :

*Mon premier amour a pour nom Italie, déclare-t-il en 1928. [...] À dix-neuf ans, comme pour réaliser un vœu, je suis parti pour la première fois en Italie. Et mon voyage fut un véritable pèlerinage mystique. Depuis ce temps, tous les ans [...] je me rends à Venise, à Florence, à Naples ou à Rome. Je ne pourrais plus m'en passer.*

---

<sup>21</sup>. La traduction française de ce roman a été publiée en 2011, également aux Éditions Non Lieu.

<sup>22</sup>. Contrairement à ce qui est généralement admis, c'est bien *Le Mauvais Médecin* qui, de l'aveu même de l'auteur, est son premier roman, *Néron* étant par conséquent son deuxième ouvrage romanesque : « Mes romans sont : *Le Mauvais Médecin*, *Le Poète sanglant* [...], *Alouette*, *Le Cerf-Volant d'or*, *Anna la Douce* » (lettre à Valjko Petrović, du 22 mars 1927, dans *Levelek-Naplók*, p. 557.

<sup>23</sup>. HARMOS Ilona, *ibid.*

<sup>24</sup>. La première allusion au roman apparaît dans une lettre à son ami Reményi József, datée de mars 1921, où il annonce qu'il est « en train de travailler sur un roman, dans lequel [il] écrit sur l'empereur Néron... » ; dans *Levelek-Naplók*, p. 455.

Puis il précise que cette attirance, si elle n'est pas étrangère à l'architecture, à l'art, à la culture italienne en général, voire... au soleil, trouve ses racines ailleurs : « Ce que je viens chercher surtout, c'est la vie, c'est votre vie ; je viens la vivre au milieu de vous, dans ses manifestations les plus spontanées, les plus pleines. » Il va même jusqu'à considérer « l'homme italien » comme le meilleur échantillon, le plus présentable de cette humanité avec laquelle, en Italie dit-il, il entend venir « se réconcilier »<sup>25</sup>. Il reste également fort sensible, nous l'avons vu, à la langue italienne, à son pouvoir d'évocation de la langue latine qu'il qualifiera de langue « maternelle »<sup>26</sup>, non sans quelque exagération puisqu'il avoue ne plus guère maîtriser le latin à l'époque de la rédaction du roman<sup>27</sup>. Enfin, lorsqu'il pense à l'Italie, c'est l'histoire moderne du pays qui lui revient à l'esprit, avec ses héros révolutionnaires, comme Silvio Pellico ou Garibaldi<sup>28</sup>.

Alors pourquoi Néron ?

Le personnage, en réalité, l'intéresse depuis longtemps. Le nom de l'empereur apparaît pour la première fois sous la plume de l'écrivain alors qu'il n'a encore que 16 ans, et, curieusement, lié à un autre nom célèbre à l'époque :

*J'aimerais bien écrire sur Néron, et c'est D'Annunzio qui me vient à l'esprit*<sup>29</sup>.

Ce lien semble d'ailleurs tenace, puisque Kosztolányi associera encore ces deux noms bien des années plus tard, quelques mois après la parution du roman, sur un ton nettement sarcastique et défavorable à l'auteur italien, qu'il connaissait mais qu'il n'appréciait guère<sup>30</sup>.

Les deux noms se sont associés, sans doute, sur un premier parallèle entre les caractères autoritaires des deux personnages, l'un ayant régné sur l'Empire de la Rome antique comme l'autre régna sur le monde des Lettres italiennes, voire européennes du début du siècle. Mais c'est naturellement autour de la notion de *médiocrité littéraire* que les deux noms sont indissolublement liés dans l'esprit de Kosztolányi, qui semble donc avoir été prioritairement sensible à cette thématique. Il suffit du reste de remarquer les termes utilisés sous sa plume pour présenter son roman : « Un roman sur l'empereur Néron, écrivain sans talent » ; « Le protagoniste est un dilettante littéraire, l'empereur sans talent Néron »<sup>31</sup> ; ou de lire, dans le texte même du roman, les traits sous lesquels apparaît régulièrement l'empereur – trahi par l'attitude de Sénèque ou par les propos de Lucain, notamment<sup>32</sup>.

Notons d'ailleurs, en passant, que sur cette prétendue médiocrité, l'opinion des contemporains de l'empereur ou des historiens ne semble pas aussi catégorique. Sénèque – le Sénèque historique – remarque que l'empereur s'exprimait « excellentement » (*dissertissime*), et que son écriture était claire et précise<sup>33</sup>. Suétone, qui ne passe pas pour être particulièrement favorable à Néron, affirme que l'empereur « composait des vers par plaisir et sans peine », et que ces vers étaient composés « par un homme qui médite et compose »<sup>34</sup>. La plume de Tacite est certes plus acerbe, mais la synthèse que s'efforce d'établir de nos jours le grand spécialiste de l'époque néronienne, Eugen Cizek, si elle exprime une incertitude sur les talents poétiques de Néron, lui permet toutefois d'affirmer qu'« à partir des témoignages dont nous disposons se dégage l'image d'un poète érudit, raffiné et passionné »<sup>35</sup>.

<sup>25</sup>. Entretien avec Gustavo Brigante Colonna.

<sup>26</sup>. *Ibid.* – le latin était encore, un siècle plus tôt, la langue officielle en Hongrie, parlée couramment par les grands-parents de Kosztolányi.

<sup>27</sup>. « Mes restes de latin sont maintenant bien pauvres », écrit-il à Révay (lettre du 24 mai 1921 ; dans *Levelek-Naplók*, p. 457).

<sup>28</sup>. Entretien avec Gustavo Brigante Colonna.

<sup>29</sup>. KOSZTOLÁNYI Dezső, *Tinta*, Gyoma, 1916 (citant un texte de 1901) ; cité dans SZEGEDY-MASZAK M., p. 206.

<sup>30</sup>. « Néron, c'est son ancêtre », écrit-il encore à propos de D'Annunzio dans un article paru dans le

*Pesti Hírlap* du 15 oct. 1922 (repris dans *Id., Szabadkikötő*, Budapest, Osiris, 2006, p. 241).

<sup>31</sup>. Respectivement lettre à Révay (mars 1921), et lettre à Gorki (mars 1924) déjà citées.

<sup>32</sup>. Voir ici respectivement les chap. 6, p. [41 s.] et 9, p. [80 s.], entre autres.

<sup>33</sup>. SENEQUE, *Questions naturelles*, 1, 6.

<sup>34</sup>. SUETONE, *Vie des douze Césars*, VI, 50 ; trad. Henri Ailloud, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1975, p. 361.

<sup>35</sup>. Eugen CIZEK, *Néron*, Paris, Fayard, 1982, p. 44 ; voir aussi, dans le même sens, Jean-Michel

Le thème de la médiocrité littéraire, central pour Kosztolányi, semble donc avoir été volontairement maintenu, en dépit des témoignages contradictoires qu'il connaissait. Pourtant le terme est absent du titre. L'auteur lui préfère le qualificatif de « sanglant ». Il est du reste remarquable que le nom de Néron n'apparaisse pas dans la première édition du texte – qui s'intitule simplement *Le Poète sanglant* – et continuera, par un entêtement curieux, à être cité par Kosztolányi, et ce jusqu'à la fin de sa vie, amputé du nom propre de l'empereur. Comme si là n'était pas l'essentiel. Le personnage a d'abord valeur d'emblème. Et Néron n'est qu'un personnage de roman. Le type même de l'écrivain raté, à valeur universelle...

En réalité, l'articulation des termes est beaucoup plus subtile, et ne semble pas se produire, en un premier temps, là où on l'attend. Lorsque pour la troisième fois il revient sur l'épisode inaugural du café Aragno, prenant clairement ses distances avec l'histoire romaine, il brosse un tableau général, mais pour épingler les poètes en général d'un qualificatif inattendu dans ce contexte :

J'ai vu un café où grouillaient, les uns sur les autres, les poètes, écrivains en herbe, sanguinaires amateurs. Rien à voir avec l'histoire latine<sup>36</sup>.

Le poète n'est plus seulement médiocre, ou débutant. Il est surtout, *in nuce*, sanguinaire. Néron est encore absent. Mais lorsqu'il sera mentionné, dans une lettre plus tardive, ce sera exactement sous les mêmes termes<sup>37</sup>. L'empereur, autrement dit, ne se présente plus comme un poète d'un genre particulier parce que sanguinaire, mais c'est bien plus parce qu'il est poète qu'il est sanguinaire, comme les autres. L'argument s'est donc retourné :

*Mon Néron est un sanguinaire amateur ; je veux dire qu'il aimerait écrire de la poésie épique, et qu'il n'y parvient pas. Alors il a*

---

CROISILLE, *Néron a tué Agrippine*, Bruxelles, Éd. Complexe, 1994, p. 105.

<sup>36</sup>. KOSZTOLANYI Dezső, *Abécé*, 1931, p. 151.

<sup>37</sup>. La première fois en hongrois – *vérszomjas műkedvelők* –, la seconde fois en italien – *dilettante sanguinario*.

*recours à la cruauté. Il vit en tant qu'homme ce qu'il n'a pas su créer en tant qu'artiste. Bref, il s'adapte, il transige. Il descend. Il aurait voulu être poète. Et en fait, le malheureux n'a pas de chance. Il ne peut être qu'empereur.*

*La tragédie est là.*

On voit ici se dégager en outre ce que l'on pourrait lire comme un troisième temps du roman. Ce n'est qu'après cette assimilation au commun des poètes que le nom de Néron peut enfin devenir lisible, pertinent, et qu'il pourra représenter une rupture spécifique avec le statut du poète pour enrichir le roman d'une nouvelle lecture.

Poésie et pouvoir. Néron, ou l'histoire d'une cohabitation impossible... Si la poésie se révèle indissolublement liée au sang, quel sera le destin d'un être de pouvoir dès lors qu'il s'avise de poétiser ?

\*

Au moment d'entreprendre la rédaction du livre, Kosztolányi se trouve dans une situation difficile. Encore jeune poète et traducteur, journaliste, il a jusque-là contribué au renouveau des lettres hongroises en collaborant activement à la revue *Nyugat* [« Occident »], fer de lance du mouvement littéraire progressiste, résolument tourné vers le monde occidental. Lors des événements de 1919 qui aboutissent à la création de la République des Conseils, avec Kun Béla, l'écrivain prend explicitement position en faveur des communistes. À la chute du régime, quelques mois plus tard, profondément déçu dans ses attentes, il change radicalement de cap et devient collaborateur d'un journal très conservateur où il publie des articles violemment critiques – parfois anonymement – contre ses anciens amis politiques. Après l'installation au pouvoir de l'amiral Horthy, en 1920, il ne ménagera pas davantage ses critiques, cette fois contre le nouveau régime, de sorte que les attaques, dans les années qui nous occupent, fusent de toutes parts. À gauche comme à droite. Kosztolányi, profondément perturbé, perd en peu de temps ses repères et se sent profondément isolé, abandonné par son entourage.

Est-ce la raison pour laquelle, comme on l'a souvent écrit, il se met à écrire des romans ? Il est un fait qu'une gradation est perceptible dans la succession des cinq œuvres, révélatrice

d'une intégration progressive de l'actualité douloureuse de la Hongrie. Rien ne transparaîtra dans *Le Mauvais Médecin* ; avec *Néron, le poète sanglant*, l'histoire trouve sa place, mais à travers le filtre de l'Antiquité romaine ; seule *Anna la Douce*, son dernier roman, intégrera explicitement l'histoire en marche, mais uniquement comme un cadre, ou comme un fil rouge tiré à l'arrière-plan de l'intrigue, une fois que les quelques années qui séparent ce roman de *Néron* lui auront fait prendre un certain recul.

Ce qui lui reste, au-delà des multiples soubresauts de l'actualité, c'est l'écriture romanesque, qui aurait peut-être eu tendance, par nature, à l'isoler davantage encore. Mais Kosztolányi entend rompre son isolement. Il est poursuivi, hanté par la possibilité de traverser les frontières par le biais de ses écrits, ne cessant de faire des tentatives pour entrer en contact avec les plus grands écrivains européens de l'époque. Sans doute la volonté de rompre son isolement le dispute-t-elle à son désir profond de reconnaissance, non seulement par ses pairs, les hommes de lettres, mais par un public européen, dont il imagine que les grands noms lui serviront de relais. Mais cette conviction ne sera pas suivie de beaucoup d'effets. Le contact avec D'Annunzio, nous l'avons vu, ne lui aura guère été profitable ; ses visites puis ses échanges avec Gorki pas davantage, ses tentatives auprès des auteurs français de l'époque, Jules Romains, François Mauriac ou Georges Duhamel resteront lettre morte<sup>38</sup>. Une exception à la règle – mais de taille –, Thomas Mann, qui accepte en 1923 de lui écrire une lettre fort élogieuse, une « lettre préface » pour l'édition allemande, que Kosztolányi s'empressera d'ailleurs d'intégrer dès la seconde édition hongroise. Le texte de Thomas Mann est admirable. En deux pages il résume les enjeux profonds du livre en faisant un éloge appuyé de son auteur. Le texte est, écrit Thomas Mann, « surprenant », d'une grande « humanité », d'une « forte originalité », d'une « solitude courageuse »<sup>39</sup>. Bref, tout y est. *Der blutige Dichter*, la version allemande « se

<sup>38</sup>. Jules Romain avait semble-t-il promis une préface (pour *Anna la Douce*), mais ne tint pas sa promesse ; François Mauriac ne répondit pas ; quant à Georges Duhamel, il fut, semble-t-il, sollicité trop tard.

<sup>39</sup>. Voir ici, p. [00].

vendra comme des petits pains<sup>40</sup> », et fera l'objet de trois rééditions successives, en 1924, 1926 et 1929.

Si le contact avec les écrivains européens ne fut pas, à cette exception près, concluant, cela n'empêchera pas Kosztolányi – très attentif à sa réception en dehors des frontières – de voir son livre traduit, de son vivant, dans pas moins de sept langues : outre l'allemand, une version anglaise paraîtra à New York en 1927, puis suivront les versions russe (1927), polonaise et hollandaise (1928), croate (1931) et italienne (1933)<sup>41</sup>.

La version française mérite une mention spéciale. Kosztolányi, fort épris de culture française et grand admirateur de la littérature et de la langue française, tenait particulièrement à cette version. L'histoire de cette traduction (conjointement, d'ailleurs, à celle d'*Anna la Douce*<sup>42</sup>) se révélera n'être qu'une suite invraisemblable de péripéties, dont tous les éléments ne sont toujours pas, du reste, éclaircis. Résumons de quelques mots.

Une première tentative fut initiée, semble-t-il sous l'impulsion de Kosztolányi lui-même, qui dès la parution du livre en Hongrie, prit contact avec deux écrivains-traducteurs ayant déjà publié des auteurs hongrois (y compris Kosztolányi) : Fóti Lajos et Georges Delaquys<sup>43</sup>. Si Delaquys ne semble pas y avoir participé, Fóti, lui, n'alla guère au-delà du cinquième chapitre. Les corrections nombreuses de Kosztolányi tendent à montrer qu'il n'était pas satisfait du résultat. Il perdit patience, Fóti s'éloigna du projet, et Kosztolányi, qui à l'origine ne l'avait pas souhaité, poursuivit seul la traduction de son

<sup>40</sup>. Entretien avec G. Brigante Colonna.

<sup>41</sup>. Outre les éditions et réimpressions dans les versions précédentes, le roman a depuis été traduit en tchèque (1942), finnois (1944), français (1944), roumain (1975), slovaque (1983), arménien (1985), vietnamien (1985), estonien (2000), espagnol (partiellement en 2011).

<sup>42</sup>. Roman pour lequel Kosztolányi préférait la traduction *Anne la Perle* (qui deviendra d'ailleurs dans cette première édition *Absolve Domine*).

<sup>43</sup>. Nous sommes largement redevable, pour ce passage, aux recherches de Józán Ildikó, qui nous a aimablement communiqué une copie du manuscrit français de Kosztolányi ; voir aussi l'édition critique, p. 770-777.

propre roman<sup>44</sup>. Les difficultés évidentes d'en présenter une version publiable suffisent sans doute à expliquer l'échec de ce projet.

Quelques années plus tard, à la faveur d'une rencontre à Budapest avec Achille Dauphin-Meunier, alors proche des cercles révolutionnaires anarchistes, le romancier revient sur son projet<sup>45</sup>. Les deux hommes, qui sympathisent rapidement, se mettent d'accord sur le principe d'une nouvelle traduction (sans que l'on sache si Dauphin-Meunier était au courant de la première tentative)<sup>46</sup>. Dauphin-Meunier a épousé entretemps Élisabeth Kovács, d'origine hongroise, laquelle assurera la traduction du roman. À en juger par l'échange de correspondance, Kosztolányi, curieusement, s'adresse au seul mari pour évoquer la progression du travail, sans jamais mentionner l'épouse et traductrice. Peut-être s'agit-il d'un travail en commun. Dauphin-Meunier prendra contact, selon les termes de l'auteur, avec un « éditeur de biographies romancées »<sup>47</sup>, mais cette seconde traduction, dont Kosztolányi semble pourtant satisfait<sup>48</sup>, ne sera jamais publiée à cette époque. Il faudra attendre une vingtaine d'années – 1944, en

<sup>44</sup>. Au moins jusqu'au chap. 23 ; s'il est allé au terme de la traduction, nous n'en avons plus trace.

<sup>45</sup>. Voir le beau travail de Sophie KEPES, « *Néron, le poète sanglant* et *Absolve Domine*, Enquête sur l'histoire de deux traductions » (1985), dans *Regards sur Kosztolányi*, Adefo/Akadémiai Kiadó, 1988, qui apporte de précieux éléments relatifs à ces premières traductions françaises des deux romans de Kosztolányi.

<sup>46</sup>. De manière contemporaine au projet de faire traduire *Edes Anna* par Maxime Beaufort – de sorte que le sort de la traduction des deux œuvres reste alors étroitement lié.

<sup>47</sup>. Voir *ibid.*, lettre 1033, p. 594. Maxime Beaufort devait d'ailleurs prendre le même contact pour *Edes Anna* (voir *ibid.*, lettre 1037, p. 596), qui, s'il a eu lieu, n'aura guère obtenu plus de succès.

<sup>48</sup>. Voir KOSZTOLÁNYI D., *Levelek-Naplók*, p. 593. – La traduction d'Élisabeth Kovács, incontestablement d'une haute tenue littéraire, souffre hélas des critères admis à l'époque, notamment par des coupures fréquentes et parfois importantes dans le texte, mais aussi, à l'inverse, par nombres de rajouts, de commentaires, de traductions explicatives, voire des remaniements, parfois, de scènes complètes. La Lettre-Préface de Thomas Mann, pour des raisons évidentes, n'y figure pas, remplacée par une Introduction d'Achille Dauphin-Meunier.

pleine Seconde Guerre mondiale et pleine Occupation, Kosztolányi étant mort depuis huit ans –, pour qu'elle paraisse enfin, en feuilleton d'abord<sup>49</sup>, puis en volume, avec semble-t-il de grandes difficultés de diffusion<sup>50</sup>.

\*

Kosztolányi se sent, qu'il le veuille ou non, rattrapé par l'histoire, par le cours des événements, auquel il tente donc de répondre comme il peut. Et notamment par ce roman. C'est sur ce terrain littéraire que l'écrivain isolé par l'histoire entend trouver certains appuis, et certains repères, non pas pour donner prise à son désenchantement en y trouvant refuge, mais plutôt pour donner à lire une histoire qu'il entend écrire autrement. Où l'élément humain transcende la spécificité des époques :

*Le drame de Néron m'intéresse parce qu'il me rapproche de son humanité. [...] J'ai dépeint le gribouilleur amateur dans mon roman, le bel esprit, qui ensuite n'a pas pu être poète*<sup>51</sup>.

Si Kosztolányi entend proposer une autre lecture de l'histoire, certains commentateurs, plus concrètement, ont voulu y voir, entre autres, une dénonciation des violences de la Terreur blanche perpétrées après la chute de la République des Conseils par les Gardes blancs<sup>52</sup>. D'autres y ont décelé, plus

<sup>49</sup>. D'après A. Dauphin-Meunier, *Introduction à Désiré KOSZTOLÁNYI, Néron, le poète sanglant*, trad. É. Kovacs, Paris, Fernand Sorlot, 1944, p. 10. – Aucune trace concernant *Néron* ; *Anna la Douce* en revanche, fut publié en feuilleton en 1937 dans le journal *Le Temps*.

<sup>50</sup>. Une interprétation différente des brouillons de lettres, seuls disponibles et n'indiquant pas les destinataires, a même suggéré l'hypothèse... d'un troisième traducteur possible, notamment au regard d'une mystérieuse lettre épinglée pour l'édition « À un inconnu. » Voir *Levelek-Naplók*, lettre 1045, p. 600.

<sup>51</sup>. *Ibid.*, p. 361.

<sup>52</sup>. Détachements paramilitaires sévissant avant et pendant l'arrivée au pouvoir de l'amiral Horthy, en 1919-1920 ; voir notamment, sur cette interprétation MADL Antal, « Le Roman historique d'esprit antifasciste en Hongrie et dans la littérature allemande », *Littérature hongroise, littérature européenne*, Budapest, Corvina, 1964, p. 423-433 ; cité par S. KEPES, p. 110.

généralement, la volonté chez l'auteur, de broser une peinture des mœurs de l'époque, à travers une série de portraits ou de situations archétypales, plus profondément que ne le feraient de simples clins d'œil<sup>53</sup>. De manière sans doute plus récurrente, l'interprétation s'est orientée, dès les premières critiques mais aussi plus tardivement, vers une lecture suggérant une intention d'autojustification de l'auteur, cherchant à expliquer son attitude pendant les événements récents<sup>54</sup>.

Il n'y a certes aucune raison de rejeter ces différents éclairages, même si les désirs de dénoncer, peindre ou justifier doivent plutôt se concevoir comme autant de facteurs surdéterminés pour une interprétation qui par définition reste interminable. Les enjeux se situent au-delà. Kosztolányi, lui, entend écrire. L'histoire, mais avec sa propre histoire.

En Italie, il est venu chercher la vie et a trouvé Néron. Tout comme il a su faire son entrée dans la littérature par la poésie et a trouvé la violence et la guerre. L'écrivain cherche une voie nouvelle pour l'écriture. Et c'est probablement vers une autre terre d'asile que celui-ci s'oriente, plus ou moins consciemment. Du côté, cette fois, de l'Allemagne. Et à ce titre, le rapprochement qui aura lieu avec Thomas Mann possède sans doute des racines plus profondes. Ne serait-ce que parce que l'auteur allemand a vécu une situation fort semblable à la sienne, au moment, notamment, où il rédige ses *Confessions d'un apolitique*, en 1918 – ouvrage que Kosztolányi connaissait.

L'esprit allemand, en effet, est alors dans l'air du temps et irradie sur toute une partie de l'Europe. Son influence se fait sentir, en particulier, à travers les conceptions de l'histoire élaborées par le cercle de Stefan George, personnalité dont Kosztolányi ne semble avoir retenu que l'œuvre poétique, mais dont il a dû connaître les théories à travers Ludwig Friedländer, historien membre du cercle que le romancier a lu pour préparer son roman.

<sup>53</sup>. Voir par exemple ADAMIK Tamás, p. 304.

<sup>54</sup>. Voir par exemple György BODNAR, *Panorama de la littérature hongroise du XX<sup>e</sup> siècle*, Budapest, Corvina, 1965, p. 136 ; cité par S. KEPES, p. 110 ; LENGYEL András, « Játék és valóság közt » [Entre le jeu et la réalité], Szeged, *Tiszatáj*, 2000, p. 100-122.

La véritable histoire, selon le cercle, engage la vie même de l'historien, ses valeurs, son mode de pensée. Elle est non seulement création littéraire, mais elle construit, édifie, provoque l'enthousiasme. Rien de moins éloigné, semble-t-il, de la conception que se fait Kosztolányi de l'histoire et de son roman...

À la confluence de cette irradiation de la culture allemande se situe Nietzsche, qui trône, survole même ce premier quart de siècle, et que Kosztolányi a soigneusement lu et étudié au cours de ses études de philosophie à Vienne. Nietzsche constitue à l'évidence le point commun à tous ces auteurs déjà cités, parmi de nombreux autres. On a beaucoup écrit sur l'influence durable du philosophe sur le romancier, même si Kosztolányi, passées les années 1905-1906, ne le cite plus guère explicitement.

\*

Au cours de la rédaction, le romancier s'est donc aménagé, on l'a vu, un vaste espace de liberté pour faire parler l'histoire, pour la faire vivre et la faire respirer. Cette attitude ne variera pas par la suite, puisqu'il rédigera encore, sur le thème de la Rome antique, quatre nouvelles et un poème, que nous avons cru bon d'adjoindre à ce volume<sup>55</sup>. Ces œuvres s'étalent sur la période allant de 1929 à 1934, c'est-à-dire quasiment jusqu'au terme de la vie de l'auteur. On y retrouve les mêmes préoccupations que dans le roman, les mêmes postulats d'un parallélisme entre les époques lui permettant de s'exprimer en s'y dissimulant. Au même titre que *Néron*, les nouvelles forment chaque fois une sorte de parabole, mettant en scène les petites gens (Silus, l'esclave tailleur de pierre, accablé par le destin ; Pauline, la fille de cuisine se révoltant contre l'injustice, véritable icône incarnant la passion de la vérité jusqu'à en mourir), mais aussi les êtres de pouvoir (Marc Aurèle – son « sublime frère de plume », écrit Kosztolányi dans le poème éponyme –, plaidant pour l'innocence et l'utilité sociale du criminel ; ou Caligula, pris au piège de la conjuration, si cruellement humain). Tous ces « enfants du poète sanglant », comme s'exprime Buda Attila<sup>56</sup>, nous offriront chaque

<sup>55</sup>. Ici, p. [00 s].

<sup>56</sup>. BUDA Attila, « A véres költő gyermekei », Budapest, *PRAE*, n° 42, 2010, p. 35 s.



fois une nouvelle variation sur un même thème central :

Dès que nous touchons à la vie, nous nous emplissons de ses odieuses contradictions, et nos mains sont couvertes de sang et de boue<sup>57</sup>.

*Néron* a toutefois la particularité de se présenter, avant tout, comme une vaste scène de théâtre, sans que l'on puisse jamais définir si la pièce qui se joue relève du tragique, du comique, voire de la farce. Une tragi-comédie, peut-être. De fait, il s'agit, de bout en bout, d'un *spectacle* laissant évoluer les divers protagonistes comme autant de comédiens ou d'acteurs, avec leur lot de masques, symboles et accessoires. Néron, bien sûr, n'a de cesse de les manier, au fil des pages, au sens propre comme au sens figuré, en les arborant, en les retirant, en s'en protégeant, en les rejetant. Mais il n'est pas le seul. Poppée, par exemple, finira elle aussi par monter sur le trône, « devenue impératrice, aérienne et délicate, pareille à une actrice<sup>58</sup> ». Les conjurés auront « des gestes, théâtraux autant que leurs actions<sup>59</sup> ». Et que dire de ce glaive, « accessoire de théâtre au tranchant émoussé<sup>60</sup> », avec lequel l'empereur finit – non sans aide – par se donner la mort, comme pour conclure cette tragédie par une ultime bouffonnerie ?

Le regard de Kosztolányi a le pouvoir de couvrir un large spectre, et son écriture nous découvre une scène infiniment plus vaste que celle d'un simple théâtre. C'est le pouvoir du roman d'ouvrir l'espace, aussi, sur cette Autre Scène dont parle Freud, où l'on voit se profiler, sous les masques et les costumes, ce que Kosztolányi appelle la vraie vie, ou, pour parler comme Nietzsche, l'espace de la Grande Raison qui finalement gouverne le monde. Bien loin d'assister à une représentation qui se déroulerait sur le seul *proscenium* à la lumière du jour, Kosztolányi nous convie dans les coulisses – pénombre et ténèbres de la psyché tout autant que bas-fonds scabreux de la société. C'est là que règne Kosztolányi, qui s'est invité à la table de Néron, comme il le dit

lui-même<sup>61</sup>, dans la salle de ce vaste café populaire qu'est l'Empire.

L'histoire débute par une absence et par un masque, figure d'un père que l'enfant « n'avait jamais connu, et n'avait même jamais vu », mais qu'il parvient à idéaliser, l'imaginant « plein de bonté », avec « un visage doux et indécis<sup>62</sup> ». Mais ce masque du père ne vient faire écran, finalement, que sur un grand vide. La bonté ne sera jamais qu'un rêve douloureux, qui s'effritera bien vite en ne laissant qu'une douleur, une souffrance qui le poursuivra, et que Néron tentera de neutraliser en idéalisant par la suite toute une série de modèles. Comme tout humain. À commencer par Sénèque, qui viendra combler ce manque. Pour un temps.

*Appelle-moi fils, dit l'empereur. Parce que c'est toi mon père<sup>63</sup>.*

Au père absent se substitue la figure du père présent. Le texte n'en reste naturellement pas à cet élément d'identification psychologique somme toute banal. Kosztolányi prend soin d'intercaler dans la narration une succession de trois rencontres, apparemment secondaires, mais qui ouvrent aussitôt sur d'autres horizons. Un musicien, d'abord, un flutiste qui, « comme la cigale, demeure invisible<sup>64</sup> ». Puis, à l'occasion de rêveries insomniaques dans le désert de la nuit, Néron se remémore son enfance, chez sa tante Lépidia qui l'éleva dans la compagnie d'un danseur et... d'un ventriloque. Le texte s'est enrichi, passant de la psychologie à celui de la poésie. Néron, semble nous suggérer le récit, découvre très tôt l'art de la danse, cet art qui permet d'évoluer dans les airs et au-dessus du vide ; mais il est aussi confronté aux farces et à la technique d'un barbier ventriloque, capable « de bernier tout le monde<sup>65</sup> ».

La musique, la danse, le ventriloque. Néron se trouve ainsi résolument plongé, pour ainsi dire, dans un univers nietzschéen. Par la musique, bien sûr, emblème du monde dionysiaque si cher au philosophe, mais aussi par cette rencontre de deux figures, l'une solaire, le

<sup>57</sup>. *Marc-Aurèle*, ici, p. [00].

<sup>58</sup>. Ici, chap. 27, p. [295].

<sup>59</sup>. Ici, chap. 29, p. [316].

<sup>60</sup>. Ici, chap. 32, p. [371].

<sup>61</sup>. « J'ai pris un petit noir avec l'empereur Néron dans un café budapestois » ; *Id*, *Abécé*, p. 34.

<sup>62</sup>. Ici, chap. 3, p. [19].

<sup>63</sup>. Ici, chap. 6, p. [38].

<sup>64</sup>. Ici, chap. 5, p. [30].

<sup>65</sup>. *Ibid.*, p. [32].

danseur, frère du danseur sur corde admiré par Zarathoustra, lui-même « ayant des pieds de danseurs enragé<sup>66</sup> » ; et l'autre sombre, le ventriloque, figure nihiliste et adepte du mensonge :

C'est pour le ventriloque de la Terre que je te tiens ; et lorsque des diables de subversion et de déjection j'ouïs le discours, pareils toujours à toi je les ai trouvés : saumâtres, menteurs et plats<sup>67</sup>.

L'interpellation de Zarathoustra pourrait ici faire illusion, et sonner comme une prémonition. Mais Kosztolányi a soin de mettre Sénèque sur la route de l'empereur qui, mort d'angoisse et d'ennui, lui lance un appel :

*Tu devrais d'abord commencer par vivre, dit Sénèque.*

[...]

*– D'accord, balbutia l'empereur obéissant. Guide-moi, fit-il, comme on guide un somnambule<sup>68</sup>.*

Sénèque sera présent, et le guidera. C'est encore sous la plume de Nietzsche que semble s'inscrire la réponse de l'empereur :

*Il me faudra continuer de rêver encore pour ne point périr : comme il faut que le somnambule continue de rêver pour ne pas faire de chute<sup>69</sup>.*

Sénèque, lui, ne répond pas par le rêve. Il faut, lui dit-il, commencer par vivre et descendre un peu des hauteurs du trône pour tout observer... Mais il ajoute aussi :

*Peut-être pourrais-tu lire les tragédies grecques. Elles portent le deuil en elles. Sur les plaies à vif elles sont un sombre remède. On dit aussi que l'écriture guérit<sup>70</sup>...*

L'Écriture, l'écriture tragique. Parole quasiment oraculaire que Néron entendra.

Il commence par s'isoler comme pour obéir au Sage, qui espère bien encore inculquer au jeune empereur « la douceur et la bienveillance<sup>71</sup> ». Bref, l'art de bien gouverner. Pour lui complaire encore Néron descendra dans les bas-fonds, tel Zarathoustra descendant de la montagne pour y rencontrer les hommes. À l'instar de Kosztolányi il y cherchera la vie, certes, et y trouvera prostituées, estropiés, indigents de toutes sortes. Et ses ailes poussent. Mais vient un moment où brusquement « sa tête s'embrouille », « tout lui devient brumeux »<sup>72</sup>. Une certaine confusion s'installe. Les repères se diluent et les frontières entre l'espace du rêve et l'ordre de la réalité s'estompent.

Alors il s'emballa. Parmi les déshérités, Néron a rencontré Vanitius, le nain difforme, et Zodique et Fannius, piètres poètes. En les ramenant tous les trois à sa cour, il montre qu'il n'a pas compris la leçon de Sénèque. Il intègre au réel l'expérience qu'il n'a pas su transposer dans les mots.

Ce sera le premier malentendu. Néron prend les choses pour des mots.

« Le poète a le don de transposer le mal en quelque chose d'aimable », poursuit Sénèque. *Transposer*. C'est ce que Néron n'entend pas. Ou plutôt il prend le précepte à la lettre. Le mal est aimable. Et le mal c'est la vie. Le mal, ce sont les hommes :

En y réfléchissant, il voyait que les hommes étaient mauvais, vils et envieux. Il s'était trompé non pas sur lui, mais sur eux. Lui avait aspiré au bien, mais on ne l'avait pas laissé être bon<sup>73</sup>.

Le Néron de Kosztolányi n'est donc pas sans quelques accents discrètement rousseauistes<sup>74</sup>. C'est pourtant une nuance qui s'éloigne bien vite. Contre Sénèque, Néron, pour réformer le monde, entend prôner la sauvagerie, dans la poésie comme dans la réalité de ses actes. On

---

<sup>71</sup>. Ici, chap. 7 p. [49].

<sup>72</sup>. Ici, chap. 8, p. [62].

<sup>73</sup>. Ici, chap. 14, p. [134].

<sup>74</sup>. Contrairement au Néron de Racine : « Je ne me représente pas [Néron] comme un homme vertueux, car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs ; mais il a en lui les semences de tous ces crimes » (RACINE, Seconde Préface à *Britannicus* ; dans *Théâtre*, t. 1, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 304.

---

<sup>66</sup>. Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Prologue, 2 ; trad. M. de Gandillac, dans *Œuvres complètes* t. VI, Paris, Gallimard, 1971, p. 22.

<sup>67</sup>. *Ibid.*, « De grands événements », p. 151.

<sup>68</sup>. Ici, chap. 7, p. [51].

<sup>69</sup>. Friedrich NIETZSCHE, *Le Gai Savoir*, § 54 ; dans *Œuvres complètes*, t. V, Paris, Gallimard, p. [128].

<sup>70</sup>. Ici, chap. 4, p. [27].

sent bien, au fil des lignes, la présence d'un déchaînement aux allures dionysiaques, mais à la différence du philosophe, Néron – d'ailleurs contre toute véracité historique – a oublié le versant apollinien de la vie et de la poésie.

Il aura suffi d'une parole rapportée, plutôt modérée, presque anodine, pour fendiller le miroir où l'empereur se mirait pour se tenir debout. Il serait « un poète sans grand talent ». Le thème s'est installé. Les termes hongrois sont d'ailleurs plus précis : *gyenge költő*, faible – un faible poète. Néron ne veut pas comprendre. Mais il n'est pas sans savoir. Alors vient le doute. Et il souffre, souffre encore. Peut-être plus de se savoir impuissant que de s'imaginer médiocre.

Alors il se déclare malade. Si ce n'est le monde, alors ce sera lui. Ou il est malade parce que le monde est malade. Les odeurs nauséabondes de l'homme empoisonnent l'air, comme les effluves des lys<sup>75</sup>. Néron s'avise qu'il est souffrant, comme si lui-même révisait ironiquement son propre mythe, passant de la figure du monstre et du diable à celui du psychopathe. Sénèque n'est plus désormais le modèle auquel il s'est un temps identifié. L'identification s'est déplacée ; il se croit épileptique, comme Britannicus. Et rêve d'être à nouveau svelte, comme Britannicus<sup>76</sup>, le faux frère mais bon poète, qui deviendra finalement « cause de tout<sup>77</sup> ». Les médecins le dissuadent et le frère, de modèle devient persécuteur. Au-delà de cet éclairage discrètement freudien, certes pittoresque ici, et ironique (voir le clin d'œil à la technique de la suggestion de la psychanalyse encore balbutiante), s'est incrusté dans le texte un nouveau symbole aux couleurs nietzschéennes : Néron est possédé par l'esprit d'Ahriman<sup>78</sup>. Zoroastre, en quelque sorte, habite l'empereur qui lorgne du côté de l'Orient. Si ce n'est qu'Ahriman en incarne l'esprit du mal, et non celui du bien qui, on peut l'imaginer, inspire la vie de Zarathoustra. Il tuera Britannicus et ce sera le second malentendu. Il le tuera en croyant supprimer l'idée qui l'empêche de créer, le complexe qui le rend malade. Sous l'influence d'une pensée magique. Mais inversée. Ne transperçant pas la figurine pour tuer l'homme, mais tuant

l'homme pour tenter de supprimer le symbole. Il a même des hallucinations. Néron, à partir de cet instant, entre dans la psychose, par une crise violente de paranoïa, persécutrice et meurtrière. Et le meurtre, par le grand vide dès lors retrouvé, le soulage.

Néron se plaisait [maintenant] à contempler ce vide avec une délectation méchante, avec une joie perverse, car il cherchait le repos en prenant plaisir à se concentrer sur ce qu'il venait de réaliser<sup>79</sup>.

L'empereur « jouit des ténèbres<sup>80</sup> ». On ne saurait mieux dire. Même si cette jouissance ne sera que de courte durée. Pour l'heure il exulte. Il entend reconstruire sur ce vide. Tout ce à quoi Néron aspire va pouvoir s'accomplir :

Il avait rêvé de faire de Rome une nouvelle Athènes, et de lui un immense poète<sup>81</sup>.

L'empereur se sent prêt à devenir ce poète attendu, nécessaire, capable de gouverner le monde. Le meurtre accompli, sa tâche se dessine. Refondre les valeurs de la Rome décadente sur le modèle de l'Athènes hellénistique, rêvant aussi d'Alexandrie, la capitale orientale de la culture au sein de l'empire<sup>82</sup>. Poursuivre le rêve. Une tâche qui semble une fois encore, chez Kosztolányi, faire écho à la voix du philosophe allemand appelant à la transmutation de toutes les valeurs, mais aussi à l'histoire proprement dite, à travers ce qu'Eugen Cizek nomme si justement « la réforme axiologique » de Néron, qui engage toute une vision du monde, sensible au fil des pages dans le portrait dressé par le romancier. Cizek parle d'une audace, et confirme en effet :

*L'audace néronienne est d'une certaine façon le fruit d'une rencontre entre la pulsion d'un homme et une manière d'envisager le monde et d'y agir, une Weltanschauung, en l'occurrence la culture grecque, hellénistique et orientale<sup>83</sup>.*

Néron a tué pour pouvoir continuer à rêver. Incapable d'appréhender le monde sinon à

<sup>75</sup>. Ici, chap. 12, p. [103].

<sup>76</sup>. Respectivement chap. 12, p. [106] et [113].

<sup>77</sup>. Ici, chap. 32, p. [370].

<sup>78</sup>. Ici, chap. 12, p. [107].

<sup>79</sup>. Ici, chap. 14, p. [134].

<sup>80</sup>. Ici, chap. 32, p. [363].

<sup>81</sup>. Ici, chap. 13, p. [119].

<sup>82</sup>. Ici, (réf. à venir).

<sup>83</sup>. Eugen CIZEK, p. 163.

travers son « verre poli » – une émeraude, précisent Suétone et Pline le Jeune<sup>84</sup> –, il rêve de transformer son Empire comme le joaillier Nietzsche transformant la simple matière en une pierre précieuse :

*J'ai employé ces semaines-ci à « transmuter les valeurs », écrit le philosophe. Au fond, les joailliers sont les plus méritants des hommes : je veux parler de ceux qui, d'un rien, d'une matière méprisée font une chose précieuse, voire de l'or. [...] Moi, je me suis demandé ce qui avait été le plus haï, craint et méprisé jusqu'à ce jour par l'humanité... Et c'est justement de quoi j'ai fait mon or<sup>85</sup>.*

Mais Néron, bien loin d'être ce « joaillier du mal » qu'était Nietzsche<sup>86</sup>, ne sait que faire de ses « chaînes en or<sup>87</sup> », et continuant à manier son émeraude, il semble avoir conservé une vision trouble de la vie. Et du même coup voit rouge. L'empereur rêve, et rien ne change. Rien ne se transforme. Si ce n'est que le danseur impérial finira par chuter, comme chutera le funambule de Nietzsche.

Le malentendu de Néron ira ensuite de répétition en répétition. Après Britannicus, Octavie fera figure de nouvel empêchement, parce que « stérile elle le rend stérile<sup>88</sup> ». Et Néron poursuivra son rêve encore, chargé d'une nouvelle illusion, l'amour, en la personne de Poppée qui, dans l'initiale de Dionysos qu'elle dessine dans une flaque de vin devenu sang, n'y verra par erreur que le dieu de l'amour, tandis qu'en experte elle applique ce que Kosztolányi intitule si joliment la « technique du cerceau ».

Le roman, certes, est cyclique, et s'inscrit avec obsession dans un éternel retour du même. Au-delà de l'histoire mais en gardant la leçon du philosophe, qui considère « ne devoir la servir

que dans la mesure où elle sert la vie<sup>89</sup> ». Nietzsche, admirateur des Grecs anciens, l'était d'ailleurs tout autant de *l'imperium romanum*, « cet admirable chef-d'œuvre de grand style, dit-il, qui n'était qu'un début ». Et le philosophe d'ajouter :

*Cette organisation était assez solide pour tolérer les mauvais empereurs. Le hasard des personnes ne devait pas entrer en ligne de compte<sup>90</sup>.*

Pourtant, à la différence de Nietzsche – ou plutôt pour creuser davantage dans le droit fil de cette idée –, c'est pour Kosztolányi cette *tolérance de l'histoire* qui fait problème. Et le hasard de la personne qui l'intéresse.

Néron était sans aucun doute nietzschéen. Fondamentalement. Mais il a raté quelque chose. « Quelque chose lui a manqué, dit l'affranchi Phaon. Très peu. Mais ce quelque chose est énorme<sup>91</sup>. »

De quoi s'agit-il ? De quoi donc a manqué Néron ? Quel est ce malentendu qui se répète jusqu'à la torture ? Quel est cet atome indéfinissable qui le conduit vers l'abîme ?

Plus sans doute que les fantômes de Britannicus ou d'Octavie, c'est le pouvoir qui constitua peut-être l'empêchement ultime qu'une écriture insuffisamment puissante n'a pas su rejeter vers les limites d'une réalité trop fuyante. Son destin ignore les règles du jeu. « Le contraire du jeu, nous rappelle Freud, n'est pas le sérieux, mais la réalité ». Mais pour Néron, les contraires n'existent pas, le jeu *est* la réalité.

Le poète fait comme l'enfant qui joue, dit encore le psychanalyste. Il se crée un monde imaginaire qu'il prend très au sérieux, c'est-à-dire qu'il dote de grandes quantités d'affect, tout en le distinguant nettement de la réalité<sup>92</sup>.

C'est ce dont Néron est incapable. Et c'est pourquoi il ne peut être poète. Non pas parce

<sup>84</sup>. Ici, chap. 13, p. [124] – Néron avait « les yeux bleu clair, au regard flou dû à une myopie qui l'obligeait à froncer les sourcils, mais sans strabisme, les orbites légèrement enfoncées » (J.-M. CROISILLE, p. 17).

<sup>85</sup>. Friedrich NIETZSCHE, Lettre à Georg Bandès, du 23 mai 1888 ; dans *Lettres choisies*, p. 281.

<sup>86</sup>. Selon la belle formule de Jean GRANIER, *Le Problème de la vérité dans la philosophie de Nietzsche*, Paris, Éd. du Seuil, 1966, p. 287.

<sup>87</sup>. Ici chap. 31, p. [356].

<sup>88</sup>. Ici chap. 14, p. [138].

<sup>89</sup>. Friedrich NIETZSCHE, *Considérations inactuelles* (2<sup>e</sup>) ; dans *Œuvres complètes*, t. II, p. 93.

<sup>90</sup>. Friedrich NIETZSCHE, *L'Antéchrist* ; dans *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 228.

<sup>91</sup>. Ici, chap. 33, p. [375].

<sup>92</sup>. Sigmund FREUD, « La création littéraire et le rêve éveillé » ; dans *Essais de psychanalyse appliquée*, trad. M. Bonaparte et E. Marty, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1983, p. 70.

qu'il est médiocre ou sanguinaire, mais parce que son empire est un monde sans frontières. À mesure qu'il s'avance masqué dans son règne, l'empereur s'enfonce dans une forme d'hallucination psychotique, incapable de distinguer durablement son rêve de la réalité du pouvoir. Le roman est d'abord le récit de cette déroute, bien sûr, et Kosztolányi s'efforce de montrer la mécanique infernale dans laquelle l'empereur se trouve piégé, résistant au fil des pages à la menace de la folie. Mais Néron connaît parfaitement l'art de jouer avec les masques. Autant de facettes, ou de pelures d'un moi multiple, interchangeables, dont se pare le prince toujours plus angoissé. Frère de cet autre prince du conte oriental qui, en quête d'identité, commence à se défaire d'un premier masque, derrière lequel s'en trouvent un deuxième, puis un troisième, et qui finit, lorsque le dernier masque tombe, par découvrir avec terreur son visage écorché, sanguinolent<sup>93</sup>. Néron, le poète sanglant, Néron, le poète ensanglanté<sup>94</sup>. Si la conscience morale constitue pour Nietzsche – comme pour Freud d'ailleurs – non pas « la voix de Dieu, mais l'instinct de cruauté qui se retourne contre soi<sup>95</sup> », Néron, lui, nous montre le revers de la médaille, où l'instinct de cruauté reste effroyablement tourné vers le monde. C'est ce que résume Kosztolányi :

*Néron n'ayant pu être poète [...], il a surenchéri vers le bas, et il est devenu empereur ; en suscitant l'épouvante du monde il a réalisé les rêves ensorceleurs qui habitent toute âme artiste ; mais ce sont ces vers, bons ou mauvais sur le papier, qui, en s'incarnant et en se transposant dans la vie, provoquent le*

<sup>93</sup>. Jacques LACAN, *L'Insu-que-sait-de l'une-bévue...* Séminaire 1976-1977, inédit.

<sup>94</sup>. Et non « sanguinaire », comme le suggérait Aurélien SAUVAGEOT (*Souvenirs...*, p. 69) pour la traduction du titre ; suggestion reprise également par György TVERDOTA, « Kosztolányi et la mort. Néron ou le poète sanglant », *Cahiers d'études hongroises*, Paris, 2006, p. 75. Dans ce roman, le sang – qui est celui d'un poète et non celui d'un empereur –, est le sang dont lui-même est victime tout autant que les autres.

<sup>95</sup>. Friedrich NIETZSCHE, *La Généalogie de la morale* ; dans *Œuvres complètes*, t. VII, p. 258-259.

*naufnage, le naufrage des autres et de soi-même*<sup>96</sup>.

S'il s'agit bien d'un théâtre de la cruauté, comme Antonin Artaud l'appelait de ses vœux, le drame qui se noue et qui se joue finalement sur l'autre scène sort des limites du simple plateau pour envahir la scène du monde. Rien, sans doute, ne résume mieux la situation dramatique de l'acteur Néron que la scène qu'il joue, à la manière d'une farce ou d'une comédie, avec Pâris<sup>97</sup>. S'il est aisé de percevoir dans cette scène une allusion aux blagues que se faisaient mutuellement Kosztolányi et son ami Karinthy, le fond est naturellement plus grave. L'acteur Pâris annonce à l'empereur la réalité d'un complot, que celui-ci entend comme un simple jeu dont il est incapable de sortir. Il résiste autant qu'il peut. Ce n'est qu'à la faveur d'un « pli de sa bouche » que Pâris brise le rêve. Le jeu possédant son revers, le voile se lève sur la vérité. Néron, en quelque sorte, passe à l'acte et mord de toutes ses dents le coussin qu'il déchire. Unique amorce d'un acte poétique, peut-être, puisqu'il s'attaque au symbole, mais passage à l'acte tout de même puisqu'il mord et ne parle pas. Il commet finalement le matricide, mais rien n'y fait, le voile retombe encore une fois sur l'acteur perpétuel d'une nouvelle tragédie théâtrale. La confusion est à son comble. Il n'y a pas de scène plus forte ni plus emblématique que la scène qui suivra, où Néron, à terre et accablé, continue à chercher l'impossible – physiquement – voulant marquer de son corps la dureté inaltérable du réel par l'inscription même de la lettre :

*Ses mains continuaient à s'agiter, elles grattaient, comme si elles avaient voulu graver les lettres sur le sol*<sup>98</sup>.

Entre réel et langage, aucun passage n'est possible. L'homme est un être de symboles, qui de ce fait se coupe du réel pour mieux évoluer dans ses images, qu'il peut à loisir découper au moyen de ses mots. L'homme est poète, par définition, tout en sachant, aussi, que le réel est là, qui lui est interdit. Vérité à laquelle Néron n'a pas accès.

<sup>96</sup>. KOSZTOLANYI Dezső, « Cripps », *Nyugat* du 18 mai 1925 ; repris dans *Id.*, *Szabadkikötő*, p. 361.

<sup>97</sup>. Ici, chap. 23, p. [257-259].

<sup>98</sup>. Ici, chap. 25, p. [281-282].

Il lui arrive certes de se relever, et d'avoir en quelque sorte quelques éclairs de lucidité.

*Je rêve aussi. Je ne cesse de rêver. Si seulement les rêves n'existaient pas. S'il suffisait de fermer les yeux pour ne plus voir. Mais je ne peux fermer ces yeux-là. Les yeux qui discernent les rêves, eux, restent ouverts*<sup>99</sup>.

Et c'est là le tourment. Là où Néron se dévoile en tant qu'homme. Parce qu'il rêve, et que les rêves – hallucinatoires par nature, dit Freud – ont le pouvoir de se braquer sur les vérités sanglantes du réel. De l'inatteignable réel. Aucune rémission possible. Les yeux du rêve ne se ferment jamais.

Il y a bien Sénèque, qui est toujours là. Mais le Sage entend le rêve autrement. Il sait depuis longtemps que Néron ne peut être poète, mais que par destin il reste l'empereur du monde. Ou plus exactement il fait semblant d'y croire. Kosztolányi entend, par sa bouche, nous offrir en des pages somptueuses une leçon quelque peu désabusée de *Realpolitik*, mâtinée d'un cynisme parfois nietzschéen, parfois plus pragmatique. Kosztolányi, en effet, a l'art de faire du slalom entre les idées de Nietzsche, qu'il place occasionnellement dans la bouche d'un Sénèque un tantinet sceptique, pour s'en éloigner à la phrase suivante<sup>100</sup>. Mais la parole essentielle finit par tomber, comme un couperet :

Néron, en fait, n'était né ni pour être artiste ni pour être politicien [...]. Mauvais écrivain et mauvais politicien<sup>101</sup>.

---

<sup>99</sup>. Ici, chap. 26, p. [284].

<sup>100</sup>. Voir ici, chap. 26, p. [287 s]. Dans une allusion claire à la morale des esclaves, Sénèque nomme, sous le plume de Kosztolányi, les doux, les rêveurs, mais aussi les poètes – rien de moins nietzschéen ; quant aux forts, ce sont les criminels, les politiciens entre autres, mais ils incarnent plutôt l'idée d'un *mal nécessaire*, plus proche de Freud, voire d'un René Girard que du généalogiste qui entend se situer au-delà du bien et du mal ; quant à l'idée d'un certain darwinisme social, où « les forts dévorent les faibles », elle va nettement à l'encontre de la conception nietzschéenne, qui estime, au contraire, que les faibles sont vainqueurs en raison de leur nombre...

<sup>101</sup>. Ici, chap. 26, p. [293].

Sénèque, en quelque sorte, bat sa coulpe, comprenant que les deux rôles – du moins sous un même masque – se révèlent inconciliables. Le politicien ne saurait s'aviser de poétiser le réel, sous peine de se voir immédiatement destitué ; quant au poète, il doit abandonner tout espoir de gouverner les hommes, non pas parce que l'acte poétique lui interdirait toute dimension politique, mais parce que le temps du poète est sans mesure avec celui du politicien, dont les actes espèrent un effet immédiat sur la société qu'il gouverne. Le temps du poète n'a pas cette prétention. Et d'ailleurs, le poète peut-il éduquer quiconque ?

Comment un poète pourrait-il éduquer quelqu'un, lui qui ne sait pas se former lui-même à la vie et au bonheur, puisque c'est pour cette raison qu'il est devenu poète<sup>102</sup> ?

Le poète albatros... Et c'est le cercle, une fois encore. Sénèque, lui, s'arrête là. Perdant sur les deux tableaux, comme le sera tout autant son élève. N'ayant su amener celui-ci à la poésie, il n'a plus guère le temps de le convaincre à bien gouverner : « trop sensible, dit-il, pour être bon empereur », comme il est « trop cruel pour être bon poète<sup>103</sup> ». Sénèque mourra d'avoir trop aimé, comme Néron se tuera, anéanti par ses angoisses et par son impuissance.

\*

Néron, chef-d'œuvre de Kosztolányi, reste sans doute, parmi les cinq romans de l'auteur, le plus ambitieux, mais aussi le plus riche et le plus profond. Le romancier y règne en maître. De son propre aveu, la rédaction a d'ailleurs pris pour lui les allures d'une véritable jubilation. Le long rêve éveillé de l'empereur a fini par devenir le sien. Au point qu'il en deviendra nostalgique, bien des années plus tard :

*Je songe à ces temps bénis au cours desquels j'errais dans le monde des rêves existants, moi aussi – à l'époque où j'écrivais *Le Poète sanglant**<sup>104</sup>.

---

<sup>102</sup>. Ici, chap. 30, p. [338].

<sup>103</sup>. Ici, chap. 26, p. [294].

<sup>104</sup>. Lettre à Révay du 9 mai 1935 ; *Levelek-Naplók*, p. 732.



Les temps bénis des rêves existants. Sous la beauté de la formule, Kosztolányi parle en véritable poète, pleinement conscient que les rêves n'existent que soutenus par une écriture. C'est l'écriture qui doit faire exister les rêves. Non le réel. Et pour que ces rêves puissent devenir littérature, l'écrivain doit accepter non seulement d'être seul mais être aussi capable d'ignorer l'éphémère au profit de l'éternel<sup>105</sup> ».

Mais quel est cet éternel qu'affronte l'écrivain ? Celui de la violence, celui de la cruauté. L'humanité couverte du sang de sa propre histoire.

Le roman de Kosztolányi aborde de front la question récurrente du rapport entre pouvoir et écriture, culture et politique. Mais il soulève le voile, encore, sur un dernier masque, placé sur le visage de l'empereur mort. Ce sont deux affranchis qui parlent :

*Regarde son visage, dit [Épaphrodite]. Comme il est violent, même dans la mort [...]. Il veut encore quelque chose. Quelque chose de plus grand que le reste des hommes [...]. Il est étrange à présent, intéressant. Comme ce visage m'apparaît beau. [...]*

– *C'est un homme mauvais, dit Phaon. Terrifiant.*

– *Les poètes sont tous terrifiants, dit Épaphrodite. En eux croissent les fleurs et la beauté. Mais leurs racines plongent dans la terre visqueuse et pleine de vers*<sup>106</sup>.

Les poètes sont sanglants parce que la terre est pleine de mort et de sang, et qu'ils s'en abreuvent et s'en inspirent. Au moment de décrire la figure cadavérique de Caligula, cet autre empereur dont Néron, dit Eutrope, « est la copie très fidèle<sup>107</sup> », l'écrivain sera plus radical encore :

*Son visage était blanc, exsangue et simple. Le masque de la démence était tombé. Seul restait le visage. Un soldat le fixa longuement. Il lui semblait désormais le reconnaître. En lui-même il pensa :*

« *Un humain*<sup>108</sup> ! »

Il n'est plus question de sang, ni de pouvoir, de folie ou de poésie. *Ember*, dit le mot hongrois. Humain. Si humain. Néron pas plus que Caligula ne furent sans doute de bons poètes ni de bons empereurs. Mais si les deux princes se rejoignent finalement dans la mort, c'est parce que Kosztolányi n'y perçoit plus que l'homme. *Ecce homo*. Ni messie ou homme-dieu, ni même cet aspirant surhomme ou antéchrist que rêvait d'être Nietzsche. *Ecce homo*, l'anti-surhomme tel qu'en lui-même. Par-delà le pouvoir et la poésie. Une fois les masques ôtés, arrachés les uns après les autres. Au visage de chair et de sang. En prince écorché. Mais surtout homme dans sa solitude mortelle et radicale. Privé de dieux. Sans Dieu :

*Retrouvé dans un volume de la correspondance de Flaubert, fort lu et fort souligné par moi en 1927, la phrase inoubliable : « Les dieux n'étant plus, et le Christ n'étant pas encore, il y a eu de Cicéron à Marc-Aurèle un moment unique où l'homme seul a été. »*

*Une très grande partie de ma vie allait se passer à essayer de définir, puis à peindre, cet homme seul et d'ailleurs relié à tout.*

Cette citation pourrait être de Kosztolányi. Elle est de Marguerite Yourcenar, qui, presque à la même époque, écrivait ces lignes au moment de rédiger ses *Mémoires d'Hadrien*<sup>109</sup>.

Le « moment unique où l'homme seul a été » a fini par se répéter. Dieu est mort. À l'instar de Néron, notre époque semble s'être aujourd'hui privée du masque d'un père. Et si les Romains ont connu l'absence de dieu, Dieu aujourd'hui a vécu. Et s'il n'est pas mort, il semble du moins cruellement absent.

Porosité des époques, fusion des horizons. Ou peut-être tout simplement éternel retour du même à travers une histoire chaotique et cyclique. Et qui se répète. L'homme doute, y compris l'écrivain Nietzsche, qui parce qu'il

<sup>105</sup>. Entretien avec G. Brigante Colonna.

<sup>106</sup>. Ici, chap. 33 p. [374-375].

<sup>107</sup>. EUTROPE, *Abrégé de l'histoire romaine*, Livre VIII, 9 ; trad. A. Dubois, Paris, Garnier Frères, 1865.

<sup>108</sup>. *Caligula*, nouvelle latine, ici p. [00].

<sup>109</sup>. Marguerite YOURCENAR, *Carnet de notes de « Mémoires d'Hadrien »* ; dans *Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1974, p. 321.

doute ne parvient finalement qu'à s'avancer masqué, lui aussi<sup>110</sup>.

\*

Écrire. Nul doute en revanche que Kosztolányi connaissait la manière. Et les pages qu'on va lire en sont le plus beau témoignage. Au-delà de la langue hongroise, qui possède son génie propre, plus libre et plus complexe que nulle autre, ayant tendance à juxtaposer, coordonner périodes et idées plus qu'à les articuler, Kosztolányi possède indéniablement son style : fausses négligences, permettant d'effleurer les images à la manière d'esquisses ; ellipses, phrases non verbales, brusques changements de temps verbaux témoignant d'une grande modernité d'écriture<sup>111</sup> ; découpages des paragraphes pouvant parfois déconcerter un esprit français ; ponctuation volontairement absente, où exclamations et interrogations restent à la seule charge du lecteur... Cette écriture impose une atmosphère unique, un rythme, une musique qui n'appartiennent qu'à lui. Bref, ce que l'on appelle un style. L'auteur, en outre, a pris soin de bannir ici tout usage de termes techniques, historiquement marqués – les mots latins y sont rares – au profit d'un lexique courant lui permettant, s'il fallait une nouvelle preuve, de présenter un récit résolument ouvert. Ce style, nous avons naturellement tenté, dans la mesure du possible, d'en restituer toute l'originalité dans la version française.

Kosztolányi aimait la langue. Outre la sienne, qu'il voulut servir par une épure sans doute unique dans l'histoire des Lettres hongroises, mais aussi défendre avec passion contre certaines attaques récurrentes<sup>112</sup>, il avouait une certaine inclination pour la langue française, ne serait-ce que parce qu'il l'estimait en mesure de lui indiquer, en tant qu'écrivain, une ligne à suivre :

---

<sup>110</sup>. Voir le beau livre d'Ernst BERTRAM, *Nietzsche, essai de mythologie* (1918), Paris, Éd. du Félin, 1990 ; et plus particulièrement, sur ce thème, le chap. « Masque », p. 239 s.

<sup>111</sup>. Voir par exemple, sous cet angle, le chap. 16, « Sabine Poppée », p. [149 s.]

<sup>112</sup>. Voir notamment sa célèbre lettre ouverte à Antoine Meillet, « La place de langue hongroise dans le monde » (1930) ; dans Dezső KOSZTOLÁNYI, *L'Étranger et la Mort*, trad. G. Kassai et G. Bellamy, Paris, In Fine, 1996, p. 105 s.

*La langue française nous apprend à nous écrivains à toujours tenir la mesure et à rester modeste : elle nous enseigne à faire sentir la profondeur en effleurant les surfaces*<sup>113</sup>.

Au-delà de la langue française, cette remarque, bien plus encore, sonne comme un véritable manifeste, ou comme un *rêve de l'écrivain*. Toucher à l'essentiel mais sans en avoir l'air. Un idéal, sans doute, pour tout écrivain, et que Kosztolányi a su faire sien, non seulement dans ce roman, mais dans l'ensemble de son œuvre. Avec, toujours, cette pointe d'ironie lui permettant de trouver la juste distance à son détachement. *Ridendo dicere severum*<sup>114</sup>.

Plus encore que le style, c'est l'écriture même qui fascine Kosztolányi. Qui lui permet, sinon de trouver la réconciliation franche avec l'humanité, du moins de réamorcer sa descente vers les hommes, même s'il reste convaincu que la littérature n'a pas pour rôle de leur apporter quelque vérité que ce soit.

« Je doute donc je suis », nous rappelle l'adage cartésien. C'est par le doute que j'affirme mon être. Kosztolányi, lui, en définissant l'écrivain comme « celui qui sent et qui pense », semble répondre en écho :

*Je pense et je rêve. Et je décris*<sup>115</sup>...

C'est peut-être cela le *cogito* de l'écrivain Kosztolányi. Car si la littérature n'est pas faite pour répondre, c'est en réalité parce qu'en littérature il ne s'agit pas de comprendre. Parce que la littérature, c'est la vie, et que la vie ne saurait par nature être comprise. Les mots s'y attachent, certes, jusqu'à un certain point. Mais il y a toujours un moment où l'opacité s'installe. Freud lui-même avait fini par l'admettre, constatant que toute explication, toute interprétation, non seulement relèvent de l'interminable, mais aussi parce qu'il existe un moment où la raison bute. Non du reste parce que l'homme serait par nature irrationnel, mais plutôt parce qu'il a tendance à se pencher un peu trop dangereusement au-dessus de l'infini.

---

<sup>113</sup>. Lettre à Achille Dauphin-Meunier (?), fin des années 20 ; *Levelek-Naplók*, n° 1026, p. 590.

<sup>114</sup>. « Dire en riant des choses graves » ; paraphrase tirée d'Horace (*Satires*, I, 1, 24) ; cité par F. NIETZSCHE, *Le Cas Wagner*, épigraphe, et *Ecce Homo* ; dans *Œuvres complètes*, t. 8, respect. p. 19 et 326.

<sup>115</sup>. D. KOSZTOLÁNYI, *Entretien avec G. Brigante Colonna*, p. 3.

Si l'on écrit, c'est pour parler de la vie, mais c'est avant tout parce que cette vie, on ne la comprend pas :

Pourquoi écrivons-nous ?

Tout écrit derrière lequel il n'y a pas tout le secret de la vie est vide de sens. Pourquoi discourir si l'on comprend la vie ? Le véritable poète ne comprend pas la vie, il écrit dans le but de la comprendre à travers son écriture, qui est acte.

(Et non dans celui de la faire comprendre à autrui à la façon d'un maître)<sup>116</sup>.

Thierry Loisel  
Budapest/Penne-du-Tarn, été 2012

**Néron**  
Le poète sanglant



Dezső  
Kosztolányi

Traduit du hongrois  
par Thierry Loisel

NON LIEU

## Livres

### *La démocratie en Algérie – Réforme ou révolution ?*

Hocine Belalloufi, Les Editions Apic/Lazhari  
Labter Editions, Alger, 2012

[www.apiceditions.com](http://www.apiceditions.com)

### *Violences et passions dans l'œuvre de William Faulkner, John Steinbeck et Tennessee Williams*

Hanania Alain Amar, L'Harmattan, Paris, 2012

*L'homme inquiet*, Henning Mankell, Points  
Seuil Policier, Paris, 2010

### *Democracy on the Precipice - Council of Europe Democracy Debates 2011-12* (08/10/2012)

Democracy is well-established and soundly practiced in most European countries. But despite unprecedented progress, there is growing dissatisfaction with the state of democracy and deepening mistrust of democratic institutions; a situation exacerbated by the economic crisis. Are Europe's democracies really under threat? Has the traditional model of European democracy exhausted its potential? A broad consensus is forming as to the urgent need to examine the origins of the crisis and to explore visions and strategies which could contribute to rebuilding confidence in democracy. As Europe's guardian of democracy, human rights and the rule of law, the Council of Europe is committed to exploring the state and practice of European democracy, as well as identifying new challenges and anticipating future trends. In order to facilitate this reflection, the Council of Europe held a series of Democracy Debates with the participation of renowned specialists working in a variety of backgrounds and disciplines. This publication presents the eight Democracy Debate lectures. Each presentation analyses a specific aspect of democracy today, placing the issues not only in their political context but also addressing the historical, technological and communication dimensions. The authors make proposals on ways to improve democratic governance and offer their predictions on how democracy in Europe may evolve. Together, the presentations contribute to improving our understanding of democracy today and to recognising the ways it could be protected and strengthened.

Author(s): Zygmunt Bauman, Ulrich Beck, Ayşe Kadioğlu, John Keane, Ivan Krastev, Nikolay Petrov, Jacques Rupnik, Žiga Turk  
ISBN : 978-92-871-7463-5 Format: 16 x 24 cm  
No. of pages : 108 Price : 17 €/ 34 \$ + 10% postage

[http://book.coe.int/EN/ficheouvrage.php?PAGEID=36&lang=EN&produit\\_aliasid=2725](http://book.coe.int/EN/ficheouvrage.php?PAGEID=36&lang=EN&produit_aliasid=2725)

<sup>116</sup>. *Pesti Hírlap*, 18 nov. 1934 ; repris dans *Nyelv és lélek*, p. 397.

## Colloques & Congrès

Breil sur Roya (France),

10 novembre 2012



*1er Colloque de psychiatrie et de psychologie, co-organisé par le Département de Psychologie de l'Université de Nice Sophia-Antipolis (UNS) et le Centre hospitalier de Breil-sur-Roya.*

*L'enjeu de ce Colloque est de permettre la rencontre et l'échange entre des étudiants en psychologie et des professionnels du domaine de la santé, avec notamment quatre ateliers simultanés dans l'après-midi, où seront abordés les thèmes de la transversalité dans le soin, des médiations artistiques, de la citoyenneté des patients et du logement « protégé ».*

*Renseignements et programme :*

*Docteur Jean-Yves FEBEREY, Psychiatre  
04 93 04 37 10*

*[jean-yves.feberey@wanadoo.fr](mailto:jean-yves.feberey@wanadoo.fr)*

*Monsieur Marc SIGRAND, Cadre de santé,  
04 93 04 37 09*

*[cds.fam@hopital-breil-roya.com](mailto:cds.fam@hopital-breil-roya.com)*

*FAM « L'Eolienne » CH de 06540 Breil-sur-Roya*

**Gorizia (Italie) 22-23 octobre 2012**

*ALFAPSY (Montpellier) - Association Piotr-Tchaadaev (Versailles) N° FMC Piotr-Tchaadaev 11 78 0511778 - Azienda per i Servizi Sanitari n° 2 "Isontina" (Regione Friuli Venezia Giulia)*

*Colloque franco-italien - Convegno franco-italiano : « L'héritage de / L'eredità di Franco Basaglia »*

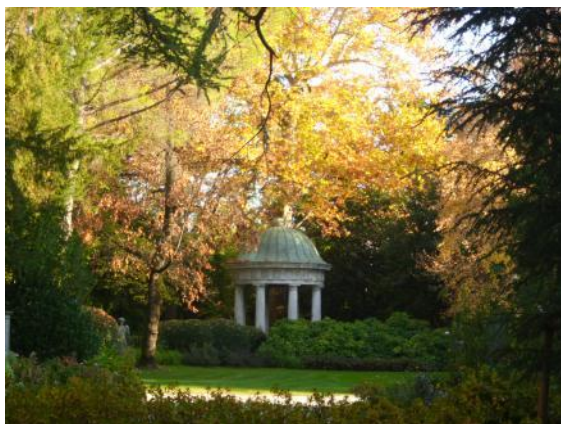


*A maggio 2011 a Budapest, poi dopo il Convegno già organizzato a Gorizia, a novembre 2011, ci siamo decisi a preparare un altro convegno intorno all'opera di Franco Basaglia, cioè sulla sua eredità, ancora abbastanza mal conosciuta in Francia, dove pure la psichiatria ha conosciuto movimenti sia emancipatori, sia – più recentemente – di irrigidimento al livello della pubblica sicurezza. Psichiatri francesi e italiani, ritrovandosi a Gorizia, vorrebbero valutare e discutere assieme l'importanza e la pertinenza attuali dell'opera di Basaglia e anche paragonare i loro sistemi di sanità. Si tratta di riflettere all'elaborazione della nuova psichiatria europea, la quale si riferisce sempre di più alla salute mentale nella comunità, ma anche di ricordare il ruolo della psicoanalisi.*

*En mai 2011 à Budapest, puis après le Colloque déjà organisé à Gorizia en novembre 2011, nous nous sommes décidés à préparer un autre congrès autour de l'œuvre de Franco Basaglia, c'est-à-dire sur son héritage, encore assez mal connu en France, où la psychiatrie a pourtant connu des mouvements soit émancipateurs, soit - plus récemment - de raidissement sécuritaire. Des psychiatres français et italiens, en se retrouvant à Gorizia, voudraient évaluer et discuter ensemble l'importance et la pertinence actuelle de l'œuvre de Basaglia et aussi comparer leurs systèmes de santé. Il s'agit à la fois de penser*

*l'élaboration de la nouvelle psychiatrie européenne, qui se réfère toujours davantage à la santé mentale dans la communauté, mais aussi de rappeler le rôle de la psychanalyse.*

Ce Colloque sera dédié à la mémoire d'Antoine Besse, Président de l'Association ALFAPSY, brutalement décédé à Paris le 15 octobre 2012, et qui était attendu à Gorizia.



*Pour tous renseignements :*

Jean-Yves FEBEREY (Nice, Breil/Roya)

Ma Me Je 04 93 04 37 10

Lu Ve 04 93 82 63 00

[jean-yves.feberey@wanadoo.fr](mailto:jean-yves.feberey@wanadoo.fr)

[piotr-tchaadaev@wanadoo.fr](mailto:piotr-tchaadaev@wanadoo.fr)

## **Győr (Hongrie), 2013. január 23-26.**

**MPT XVIII. Vándorgyűlése - 23-26 janvier  
2012, XVIII<sup>e</sup> Congrès itinérant de la Société  
hongroise de psychiatrie**

**“A határtalan elme korlátai”**

[http://mptpszichiatra.hu/info.aspx?web\\_id=&sp=41#head\\_top](http://mptpszichiatra.hu/info.aspx?web_id=&sp=41#head_top)

Langues : hongrois, anglais

Organisation et renseignements : TENSI Kft.

1023 Budapest Komjádi Béla u 1.

JÓNÁK Éva

Tel: +36 1 345 1553 Fax: +36 1 345 1544

E-mail: [ejonak@tensi.hu](mailto:ejonak@tensi.hu) ; [mptinfo@tensi.hu](mailto:mptinfo@tensi.hu)

## **Reus (Catalogne, Espagne), le samedi 20 avril 2013**

**Journée Psy Cause : « Les origines de la  
psychothérapie institutionnelle »**

La revue Psy Cause organise le 20 avril 2013 à l'institut Pere Mata où exerça François Tosquelles, dans le « pavillon des distingués », une journée de travail sur les racines de la psychothérapie institutionnelle dans le contexte de la guerre d'Espagne. Les communications scientifiques seront centrées sur ces années 1930 où s'élaborait le concept de l'ambiance dans l'établissement de soins comme facteur déterminant pour les soins.

Pour tout renseignement sur notre colloque à Reus, écrire à Brigitte Manivel :

[manivelbrigitte@live.fr](mailto:manivelbrigitte@live.fr)

## **Budapest (Hongrie), 7-10 mai 2013**

**« Un Divan sur le Danube »**

**10<sup>ème</sup> édition**

Dívány a Dunán Un Divano sul Danubio Un  
divan pe Dunăre A Couch on the Danube  
X<sup>o</sup> Colloque Européen de Psychiatrie et de  
Psychanalyse

X. Európai Pszichiátriai és Pszichoanalitikai  
Találkozó

X<sup>o</sup> Colloquio Europeo di Psichiatria e Psicoanalisi  
Al X-lea Colocviu European de Psihiatrie și de  
Psihanaliză

X<sup>o</sup> European Psychiatric and Psychoanalytic  
Meeting

Dear Friends and Colleagues,

We are glad to inform you about the date of the 10th  
“Couch on the Danube” in Budapest. Please, tell us  
about your intentions, about exhibitions, films,  
lectures, concerts...

We are expecting all of you to come to Budapest for  
this anniversary-congress! Best regards,

The Organization Committee

For any information:

Piotr-Tchaadaev Association

[piotr-tchaadaev@wanadoo.fr](mailto:piotr-tchaadaev@wanadoo.fr)

Dr Jean-Yves Feberey (France)

+33 (0)4 93 04 37 10 (Tuesday-Thursday)

+33 (0)4 93 82 63 00 (Monday & Friday)



## **Communiqué de presse de Latcho Rom (Strasbourg)**

Les associations engagées à Strasbourg pour défendre les droits des Rom regrettent le maintien des démarches d'expulsions en cours, réitèrent leur demande d'arrêt de la procédure d'expulsion et exigent des solutions globales et durables. Un mois après la première audience au tribunal, saisi par la Ville de Strasbourg en vue de l'expulsion des familles Rom de Strasbourg, nous constatons qu'aucune avancée significative n'a été réalisée en vue d'une amélioration réelle et durable de la situation de ces familles. Après un troisième report, obtenu grâce à la détermination des associations et à la demande de l'avocat des familles, un nouveau jugement aura lieu le 2 octobre prochain à 9h au TGI de Strasbourg.

Aujourd'hui, l'association et collectif *Latcho Rom*, créée en juin dernier, rassemble de plus en plus de personnes et d'associations, engagées dans un objectif commun : la lutte contre la discrimination, la défense et l'aide aux populations Rom et la recherche de solutions humaines, globales et durables.

Les associations engagées autour de *Latcho Rom* et auprès des populations Rom, regrettent que les démarches d'expulsions en cours auprès du tribunal soient maintenues et réitèrent leur demande de stopper les procédures d'expulsion dans l'attente de l'identification de solutions alternatives. A la grande précarité dans laquelle vivent les familles Rom à Strasbourg s'ajoutent l'angoisse et la peur du lendemain.

Les associations, réitèrent leur demande de constitution d'un groupe de travail en vue de faciliter l'échange d'informations et l'identification de solutions adaptées et globales (logement, activité, formation, scolarisation,...). Nous sommes convaincus que la mise en place d'un dialogue structuré entre tous les acteurs impliqués, Municipalité, Etat, Europe, associations locales, populations Roms elles-mêmes, permettra d'améliorer la situation de manière durable.

Pour *Latcho Rom* :

Arpomt / Cercle Menachem Taffel / Changer d'R / CIMADE / Collectif SDF Alsace Emmaüs Mundolsheim / Les enfants de Sancho Pança / Médecins du Monde

Strasbourg / Comité de Strasbourg du MRAP/Secours Populaire-Fédération du Bas Rhin / UJFP Alsace / AMSED / Collectif Justice et Libertés.

Strasbourg, le 24 septembre 2012.

## ***Graves atteintes aux Droits de l'Enfant***

S'inspirant des prises de position de DEI-France\*, dont certains d'entre nous sont très proches, *Latcho Rom* dénonce l'action menée par la ville de Strasbourg pour évacuer les terrains occupés par des familles roumaines en faisant fi des droits de leurs enfants scolarisés de façon régulière, et en se dispensant d'appliquer la circulaire interministérielle du 26 août 2012 exigeant des mesures d'anticipation et d'accompagnement des évacuations de campements. *Latcho Rom* s'en remet aux décisions de notre Justice appelle à une réaction collective très rapide de tous les pouvoirs publics pour éviter une déscolarisation d'enfants qui ne demandent qu'une chose : continuer à aller à l'école.

Nous regrettons amèrement que les Roms restent les boucs émissaires idéaux en ces temps de crise et que la Ville de Strasbourg n'ait pas cru bon d'entrer en concertation avec les services de l'Etat pour mettre en œuvre la circulaire du 26 août 2012 exigeant, en cas de décision judiciaire d'évacuation, un diagnostic sérieux de la situation des familles et la mise en œuvre d'une concertation pour trouver des solutions permettant tout particulièrement d'assurer la continuité de la scolarisation des enfants.

*Latcho Rom* considère que les pouvoirs publics portent la responsabilité des violences psychologiques subies depuis deux mois par les enfants et de leur déscolarisation aujourd'hui. Nous comptons saisir les ministres signataires de la circulaire du 26 août 2012 et notamment le ministre de l'Intérieur (et le Défenseur des droits) pour qu'ils exigent le sursis de cette évacuation et la mise en œuvre d'une véritable concertation pour trouver des solutions respectueuses des droits de ces enfants.

*Latcho Rom* attend une réaction très rapide du gouvernement faute de quoi ce dernier donnerait des signes très inquiétants quant à son action réelle :

- il rédige des circulaires (interministérielles du 26 août 2012) mais serait incapable de les faire respecter ;
- il rédige trois circulaires annoncées le 11 septembre 2012 en faveur de la scolarisation des enfants migrants mais il laisserait déscolariser de fait des enfants régulièrement scolarisés ;
- il médiatise des actions de démantèlement de réseaux de trafic et d'exploitation d'enfants Roms mais laisse détruire le meilleur rempart contre cette exploitation : la scolarisation.

Le traitement humain, dans le respect des droits fondamentaux des personnes, de situations délicates comme les évacuations de terrains occupés de façon illicite ne doit pas rester sur le papier des circulaires : il doit s'appliquer, dès maintenant.

*Latcho Rom* regrette que les pouvoirs publics s'avèrent incapables de mettre leurs engagements politiques et idéologiques en actes et fassent peser sur ces populations particulièrement vulnérables le poids de menaces aux effets psychologiques et sociaux incalculables.



Corund/Korond, Roumanie

\*Défense des Enfants International France  
<http://www.dei-france.org/>



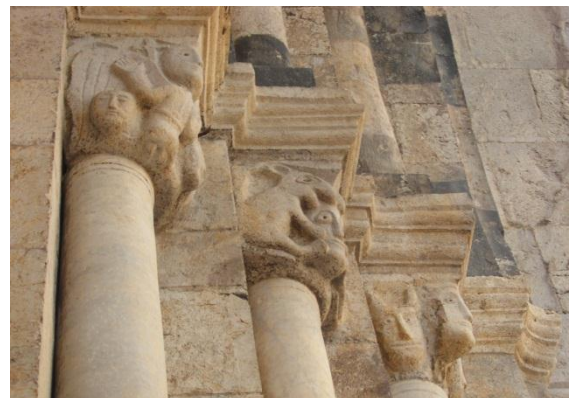
## « Il Volantino Europeo »

Bulletin internautique trimestriel de  
l'Association *Piotr-Tchaadaev*,  
9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles.  
Président d'honneur : Alexandre Nepomiachty  
N° FMC Piotr-Tchaadaev  
11 78 0511778

### **Prochaine livraison** **vers le 15 janvier 2013**

**Date limite de remise des manuscrits :**  
**31 décembre 2012 et/ou 1<sup>er</sup> janvier 2013**

Toute correspondance ou article est à adresser  
à Jean-Yves Feberey  
Secrétaire de Rédaction provisoire  
(depuis 2003)  
9, rue Bonaparte F 06300 Nice,  
[jean-yves.feberey@wanadoo.fr](mailto:jean-yves.feberey@wanadoo.fr) ou  
[piotr-tchaadaev@wanadoo.fr](mailto:piotr-tchaadaev@wanadoo.fr)



Ventimiglia Alta, Cathédrale, XI°-XIII° siècles